

# LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



*Mission*  
DE **F** R A N C E

## LA RESPONSABILITÉ DES CHERCHEURS

juillet - août 1999

35 F

---

*Liberté et responsabilité  
du chercheur scientifique*

---

*Biologie, éthique et  
foi chrétienne*

---

*Chercher  
en théologie*

---

197

197 - 1999

# SOMMAIRE

<b>EDITORIAL</b>	
Le comité de rédaction .....	1
<b><i>La liberté et la responsabilité du chercheur scientifique</i></b>	
Philippe DETERRE .....	3
<b><i>Un chercheur se pose la question de la responsabilité...</i></b>	
Anne-Marie CHÈVRE .....	13
<b><i>Biologie, éthique et foi chrétienne</i></b>	
Pierre LETHIELLEUX .....	23
<b><i>Chercher en théologie c'est...</i></b>	
Jean-Louis SOULETIE .....	35
<b><i>Chercher dans la liberté de l'esprit</i></b>	
Jean-Marie PLOUX .....	47
<b><i>La vérité reste libératrice...</i></b>	
Dominique BOURDIN .....	54
<b>SOURCES</b>	
<i>La vie de Moïse</i> , Grégoire de Nysse .....	67
<b>UN LIVRE - UN AUTEUR</b>	
<i>Des goûts et des valeurs</i> de G. Levesque, A. Levesque, A. Desjonquières et R. Eon .....	74
<b>EN LIBRAIRIE</b>	
<i>Dieu le Père</i> de D. Bourdin et J.-L. Souletie .....	76
<i>Les moines de Tibhirine...</i> de J.-M. Muller .....	77

---

## MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

---

Comment se fabrique un numéro de la "Lettre aux communautés" ? Le comité d'orientation, qui se réunit deux fois par an, définit une série de thèmes pour l'année et suggère une liste d'auteurs. A partir de là commence une aventure artisanale, coordonnée par le secrétaire de rédaction : parmi les personnes pressenties pour écrire un article, certaines répondent fidèlement, d'autres modifient le sujet proposé, d'autres se refusent, ce qui conduit à en solliciter de nouveaux... Cette méthode inductive ne facilite pas la tâche de l'éditorialiste, mais le résultat final est toujours inattendu !

*"La responsabilité du chercheur"* : En choisissant ce thème, le comité d'orientation a, bien sûr, pensé à l'actualité : le chercheur, personnage méconnu, fascine mais inquiète aussi. Au-delà des affaires qui défrayent la chronique, les controverses qui ont jalonné l'histoire montrent que la recherche est aussi un lieu théologique.

La Mission de France a, dès ses origines, envoyé quelques-uns de ses membres dans le monde de la recherche scientifique, comme chercheurs ou comme techniciens. Cette orientation a souvent été incomprise. Aux uns, elle apparaissait comme une dérive par rapport à l'engagement dans le monde ouvrier ; aux autres, elle semblait trop marginale pour être pertinente. Si modeste soit-elle, elle procède pourtant d'une double conviction : d'une part que la recherche scientifique est un des lieux frontières où se joue l'avenir de l'homme et donc de la foi, d'autre part que le croisement des quêtes humaines est source de sens.

Depuis quelques années, la Mission de France a pris l'initiative de proposer à des praticiens de la recherche scientifique de former un réseau intitulé *"Science, foi, pratique, société"*. Deux membres de ce réseau, Philippe DETERRE et Anne-Marie CHÈVRE, nous décrivent les conditions de leur travail et ébauchent quelques points de repère. Pierre LETHIELLEUX, technicien de laboratoire avant de devenir notre secrétaire de rédaction, propose sa propre réflexion. A partir de ce premier noyau

dédié aux sciences dites "exactes", la parole est donnée à d'autres chercheurs, dans le domaine de la théologie, comme Jean-Louis SOULETIE ou Jean-Marie PLOUX, ou comme Dominique BOURDIN, qui est tout à la fois philosophe, psychologue et théologienne.

Y a-t-il des points communs entre ces démarches, apparemment si hétéroclites ? Tel est le "jeu de piste" auquel nous convions le lecteur. Un premier constat s'impose : celui du changement du rapport à la vérité. Paradoxalement, cette révolution copernicienne n'élimine pas la tentation du dogmatisme : à l'attitude défensive brisant la liberté du chercheur, encore présente, hélas ! dans notre Église, succèdent d'autres attitudes non moins aliénantes qui allient la paresse intellectuelle au conformisme. Inutile que le chercheur rêve d'une tour d'ivoire, il est plongé au cœur des tensions de son temps, sans pouvoir y échapper.

Le leitmotiv qui apparaît chez chacun de nos auteurs est bien celui de la responsabilité, comme l'autre face de la liberté. Responsabilité des chercheurs, bien sûr, dans la rigueur à maintenir aussi bien que dans les compromis difficiles à trouver entre le bien commun et les intérêts de leurs financeurs. Responsabilité de nous tous aussi, car la fécondité de la recherche repose sur le dialogue entre les chercheurs et le "public". C'est ensemble que la vérité peut se faire, se défaire et se faire encore.

Au cœur de cette tâche, humble et passionnée, résonne la voix de Celui que, selon Grégoire, nous ne voyons que de dos, Lui qui est "la piste" de la course. A ceux qui étaient venus l'arrêter dans le jardin, à nous, il demande : "*Qui cherchez-vous ?*"

Le comité de rédaction

**P**rochains dossiers :  
Espaces et territoires  
Erreur de civilisation ?

# LA LIBERTÉ ET LA RESPONSABILITÉ DU CHERCHEUR SCIENTIFIQUE

**Philippe DETERRE**

**Prêtre de la MDF, membre de l'équipe responsable du séminaire, Philippe DETERRE travaille comme chercheur en biologie au CNRS (Centre national de la recherche scientifique). Il est aussi l'animateur du réseau "Science, foi, pratique, société".**

---

**L**e siècle qui s'achève aura vu s'accomplir des progrès techniques sans précédent dans l'histoire humaine, inespérés même aux yeux des plus optimistes du XIX<sup>e</sup> siècle. Pourtant, la trop belle croyance

dans le progrès du même précédent siècle s'est bien émoussée. La science d'aujourd'hui fascine autant qu'elle fait peur. L'exemple de la biologie médicale est significatif : d'un côté la confiance des donateurs aux différentes associations d'aide à la recherche ne se dément pas ; de l'autre, le clonage ou les plantes transgéniques suscitent des craintes croissantes à l'encontre des scientifiques, qui seraient devenus des apprentis sorciers modernes sans frein ni contre-pouvoir. La question de la liberté et de la responsabilité du chercheur est donc posée, aujourd'hui, de manière certainement plus urgente encore qu'hier. Certes l'interrogation n'est pas nouvelle : rappelons

seulement Archimède, commis aux catapultes pendant le siège de Syracuse, et les physiciens de l'aventure nucléaire. Mais elle concerne aujourd'hui l'homme dans l'intime de sa vie corporelle et héréditaire. Chercheur en biologie fondamentale depuis près de 20 ans, je ne peux échapper à la question et je tente ici d'en rendre compte.

### ◀ Quelle liberté pour le chercheur scientifique ?

D'emblée il faut le dire, ce métier est certainement un de ceux qui laissent le plus libre celui qui le choisit. D'abord, parce qu'on ne peut pas faire ce travail par seule "nécessité". Il faut un goût d'aventure, un intérêt certain pour se laisser "prendre" par un domaine particulier qui paraît – à juste titre souvent – bien exigü à l'homme de la rue. La liberté concrète du chercheur, c'est la possibilité de choisir un laboratoire, une thématique de recherche et d'en changer, sans être soumis d'abord à une stratégie d'ensemble, à une logique industrielle de résultats rentables. La lé-

gitimité de cette liberté peut être discutée ; elle n'en est pas moins bornée par un certain nombre de contraintes :

1. Un bon chercheur est celui qui, librement certes, travaille à une recherche faisable. Distinguer ce qui est faisable et ce qui ne l'est pas ou ce qui peut le devenir, voilà un trait important de la démarche scientifique.

2. Un chercheur ne peut travailler seul : il doit au moins convaincre quelques autres, ne serait-ce que ceux qui vont décider de son embauche... Il doit aussi se mettre d'accord avec d'autres pour faire équipe. Et une équipe qui travaillerait sur un sujet qui n'intéresserait pas d'autres équipes serait dévaluée, y compris à ses propres yeux. Un minimum de compétition est nécessaire. A l'inverse, évidemment, un sujet trop compétitif, trop "à la mode" est risqué : on peut plus facilement s'y faire doubler.

3. Toute équipe de recherche travaillant sur un sujet "faisable" doit aussi convaincre les instances de financement de la qualité et de l'utilité de sa recherche. Les technologies actuelles se font de plus en plus sophistiquées et donc, de plus en plus onéreuses à mettre en

œuvre, et les mécènes aux largesses gratuites ainsi que les chercheurs auto-financés se font de plus en plus rares...

Depuis que je travaille comme chercheur, il me faut bien constater que ces contraintes vont croissant... On réclame de plus en plus une recherche en prise directe avec la "demande sociale". Si ceci n'est pas mauvais en principe, cela devient malsain quand c'est une rentabilité à court terme qui est exigée. C'est le cas, par exemple, des actuels contrats proposés par le 5<sup>e</sup> plan de Recherche et de Développement de l'Union Européenne, un des plus importants soutiens financiers de la recherche en Europe. Le travail fait dans les labos doit donner lieu directement à des applications développées par des entreprises, système libéral oblige... Il faut ajouter aussi que les contrats proposés sont ciblés sur des "demandes sociales" bien particulières : plutôt les maladies cardiovasculaires et d'Alzheimer que le paludisme ou la bilharziose ; plutôt les "besoins" des populations occidentales que ceux des peuples africains ou asiatiques.

Même au fond de son laboratoire, le chercheur est vite impliqué dans la politique ; on y reviendra.

Il faudrait ajouter aussi que cette "liberté" du chercheur est encore plus restreinte pour les jeunes chercheurs, "thésards" ou "post-docs"<sup>1</sup>. Ils en sont souvent à Bac+8, sont chercheurs à part entière, mais leur statut précaire (contrats très courts) gauchit le travail qu'ils peuvent faire pour privilégier le rentable et le spectaculaire. La responsabilité de ceux qui ont un poste stable (les vieux dont je suis) commence souvent par soutenir les jeunes dans leur "parcours du chercheur combattant"...

### ◀ Une responsabilité à géométrie multiple

Pour le chercheur comme pour toute personne de "métier", être responsable, c'est d'abord respecter une certaine déontologie. On attend du chercheur qu'il "cherche la vérité" et s'incline devant le verdict de l'expérien-

1. Thésard : chercheur travaillant pour sa thèse. Post-doc : chercheur en stage après avoir passé sa thèse.

ce qui vérifie ou infirme son hypothèse, c'est la moindre des choses. La déontologie, c'est aussi un certain sens du travail d'équipe, du partage des tâches, une communication minimale et continue. Cela n'est certes pas spécial au métier de scientifique.

En revanche, la première responsabilité spécifique du chercheur, c'est le déploiement d'un certain "sens de la recherche". Ce qui fait le vrai chercheur, c'est une manière originale de poser les vieux problèmes, une façon de casser les frontières entre disciplines, de "retourner" les questions (comme le tailleur de pierre "retourne" ses pierres), une élégance des solutions, un bonheur de la trouvaille, un goût du travail bien fait ("le bel ouvrage" comme disait ma grand'mère), une manière de se laisser surprendre, de guetter l'imprévu. C'est ce qui fait que la recherche scientifique n'est pas directement rentable, mais c'est aussi pour cela que l'abondance de moyens ne produit pas nécessairement la bonne recherche. Certains chercheurs des pays moins favorisés font parfois de plus audacieuses trouvailles que leurs collègues mieux nantis. C'est pourquoi la solidarité internationale en-

tre chercheurs est une responsabilité importante pour toute la communauté scientifique, qui, ici, porte bien son nom.

Quoi qu'il en soit, tout ce que je viens d'indiquer est de l'ordre des problèmes et des responsabilités "internes" aux laboratoires. Ce qui me paraît le plus important aujourd'hui, et ce sur quoi je voudrais insister, c'est la responsabilité des chercheurs vis-à-vis du grand public, et en particulier à l'égard de ceux qui sont concernés par les résultats des recherches : les utilisateurs ou les patients, les décideurs ou les financeurs, et les citoyens. Je suis souvent sollicité – comme chercheur et comme prêtre – à parler devant des non scientifiques. Selon cette expérience, la responsabilité du chercheur est, au moins, à quatre niveaux :

### 1- Démystifier la recherche

Le chercheur scientifique a une image sociale encore très valorisée : elle concentre des figures symboliques immémoriales. Il est à la fois le devin – celui qui sait et prédit – le soldat – celui qui se bat contre les éléments hostiles et

contre la maladie – et le grand-prêtre – celui qui a contact avec le mystère et le sacré, le "mystère de l'élément ultime"<sup>2</sup> de l'univers et le "sacré de la vie"... Il est probable que s'enracinent là, à la fois la fascination et la crainte que j'évoquais en préambule. En tout cas, il faut là-devant prendre le temps de présenter la recherche de l'intérieur, de dire les détours, les surprises et les nombreuses déceptions, la patience et les longues vérifications, les obstacles et les confrontations nécessaires. Il est toujours instructif de lire ce qu'écrivent les chercheurs sur leur travail – les livres de François Jacob par exemple<sup>3</sup> – mais encore plus passionnant, de lire ceux qui font profession de décrire la recherche en action<sup>4</sup>.

Il est heureux que les labos s'ouvrent et que chacun sache un peu plus précisément ce qui s'y passe. Il y a là autant de génie et de bassesse, d'intelligence et de paresse qu'ailleurs : il n'y a guère de raisons que l'hu-

manité soit ici différente... Une meilleure connaissance du milieu de la recherche permettra en tout cas à la société des citoyens et des "payeurs" d'avoir une exigence plus ajustée sur le travail et sur les résultats des chercheurs.

### 2- Vulgariser à temps et à contre-temps

Ce qui est néanmoins le plus déterminant dans la recherche scientifique, ce n'est pas la manière dont elle se fait, mais c'est ce qu'elle découvre et ce qu'elle invente. Et les chercheurs ont la responsabilité d'énoncer et d'expliquer le plus clairement possible leurs hypothèses et leurs résultats, en d'autres termes, de bien "vulgariser". Il existe ici quelques bons exemples : Carl Sagan ou Hubert Reeves pour l'astrophysique, François Jacob pour la génétique, Jean-Pierre Changeux pour la neurobiologie, Yves Coppens pour l'an-

2. Voir en particulier la tapageuse "théorie du Tout" de S. Weinberg et S. Hawking.

3. Surtout "La Statue intérieure". Editions Odile Jacob, 1987.

4. En particulier Jean-Marc Lévy-Leblond, mais aussi ceux qui se réclament de ce qu'on appelle les "Science studies", comme Michel Callon et Bruno Latour en France.

thropologie préhistorique, des émissions télévisuelles comme E=M6 ou des publications comme Eurêka, Science et Vie ou Sciences et Avenir.

La tâche du vulgarisateur est plus compliquée quand son auditeur a déjà, comme c'est très souvent le cas, une idée préconçue de ce qui est à comprendre. Il faut alors – devoir difficile – savoir s'opposer à des idées fausses. Prenons quelques exemples qui, comme on dit, sont pour moi, de l'ordre de "l'expérience vécue" :

- ***Qu'y avait-il avant le Big Bang ?***

En prenant en compte à la fois la mécanique quantique et la relativité, la physique d'aujourd'hui permet de "remonter" presque au "Big Bang"<sup>5</sup>. La question fréquente et intéressante est donc : que s'est-il passé avant le Big Bang ? La réponse de la physique est claire : cette question n'a guère de sens, comme si on cherchait ce qui se passe en dessous du

"zéro absolu" de température (- 273,15°C) et au-dessus de la limite absolue de vitesse (300 000 km/s). L'axe des temps, contrairement à la théorie de Newton et à notre sens commun, n'est pas une échelle linéaire. Dans l'univers confiné et chaud d'il y a 15 milliards d'années, le temps n'a pas du tout le même "sens" que dans notre univers refroidi d'aujourd'hui.

*« On bute en vérité sur une singularité, autrement dit sur un point de rupture de la continuité, mieux, de la contiguïté, de l'axe des temps. C'est dire que l'instant "initial" ne peut être considéré comme le début des temps, comme un instant zéro. A proprement parler, il n'appartient pas au temps, qui dès lors, n'a pas de commencement (...) Il est donc injustifiable d'interpréter ce scénario cosmogonique comme une création ex nihilo ; n'étant pas dans le temps, le big-bang n'a évidemment pas d'"avant" et n'est pas un commencement.<sup>6</sup> »*

5. La physique ne sait pas décrire ce qui se passe avant  $10^{-27}$  seconde dans un espace de moins de  $10^{-18}$  mètre.

6. Jean-Marc Lévy-Leblond : "La Pierre de touche. La science à l'épreuve", Gallimard, 1996, p. 347.

### • *Les gènes humains*

La vulgarisation des théories évolutionniste et génétique a été un grand succès au début du siècle. A tel point qu'aujourd'hui encore, l'opinion est largement répandue selon laquelle l'existence et le destin de chacun sont complètement déterminés ou presque par la nature de ses gènes. Ce qui fait par exemple qu'il suffirait de dupliquer le génome (ensemble des gènes) d'un individu pour "refaire" un être identique<sup>7</sup>. D'où le fantasme du clonage. Or la biologie sait depuis longtemps que le corps humain n'est pas qu'un "sac à gènes"<sup>8</sup>. La vie organique, embryonnaire et cellulaire, est hautement dépendante de son environnement<sup>9</sup>. Le clonage humain est non seulement une bêtise humaine, mais c'est aussi une erreur biologique. Ce serait bien sûr une erreur encore plus grossière que de nier le rôle des gènes : il existe bien des maladies

génétiques qu'il faut comprendre et traiter si l'on peut. Peut-on dire pour autant qu'il y ait des "bons" gènes et des "mauvais" gènes ? On sait, par exemple, que la mutation du gène de l'hémoglobine, qui est responsable de l'anémie falciforme – maladie très courante dans les pays tropicaux – peut protéger ceux qui sont porteurs sains (ou hétérozygotes) contre le paludisme. De même, il existe une corrélation entre la présence du gène responsable de la mucoviscidose et une résistance à la typhoïde. La thérapie génique est un objectif légitime, mais il faudra l'appliquer avec vigilance.

### 3- Une vigilance politique

Enfin le chercheur doit savoir informer le citoyen sur les implications sociales, économiques et politiques prévisibles d'une décou-

7. Il faut donc traiter avec la plus grande vigilance les annonces régulières de la soi-disant découverte des gènes de l'intelligence ou de l'homosexualité.

8. "Le génétique n'est pas dans le gène", Henri Atlan, Etudes, juin 1999, n° 3906, p.763.

9. « *Ne confondons pas génome et individu. Il y a dans l'individu une autonomisation par rapport à la contrainte génétique. Grâce au développement sans précédent de son cortex cérébral et à l'invention du langage et de la culture qui multiplie notre dépendance au milieu, nous faisons comme "sortir du milieu". Chaque homme est un individu extrême parce que social-extrême. Si danger de clonage il y a, le plus menaçant n'est donc pas génétique, mais épigénétique.* » Alain Prochiantz, cahier CCNE n° 13, 15 octobre 1997.

verte ou d'une nouvelle technique. C'est ce qu'avaient fait naguère les physiciens à propos de la guerre nucléaire. Ce fut aussi l'attitude des ingénieurs qui avaient réalisé le réacteur Phénix dans les années 70 ; ils avaient su prévoir les problèmes que rencontrerait Super-Phénix ; malheureusement, ils n'avaient guère été entendus à l'époque... C'est, me semble-t-il, l'enjeu actuel des techniques issues de la génétique humaine. L'analyse génétique atteint aujourd'hui une telle précision et une telle fiabilité qu'il sera rapidement possible demain, de connaître non seulement les maladies génétiques dont serait porteur un individu, mais aussi ses dispositions génétiques pour telle ou telle affection non directement génétique. L'épidémiologie indique en effet de manière toujours plus précise comment tel "terrain" génétique peut prédisposer à telle maladie. La puissance des techniques génétiques ajoutée à leur "prégnance" symbolique dans l'opinion va ainsi faire que demain, des personnes deviendront des "patients" avant même d'être malades.

*« Alors, que nous apporte cette parcelle de connaissance de l'avenir dans le domaine de la santé ? Jusqu'ici, la médecine, devant un malade, établissait un diagnostic d'où elle tirait un pronostic. Maintenant, elle cherche d'emblée à évaluer les capacités génétiques à partir de quoi elle prévoit le destin sanitaire de l'individu. On n'interroge plus les dieux pour connaître sa vie à venir ou celle de sa descendance. On interroge les gènes. Comme toujours, avec les nouveautés qu'apporte la recherche, peuvent en sortir le meilleur et le pire. Le meilleur, parce qu'un homme averti en vaut deux quand on connaît un traitement ou un mode de vie permettant d'échapper aux menaces de la génétique (...). Mais, de ces prévisions peut aussi sortir le pire lorsqu'on est totalement désarmé devant la maladie qui s'annonce (...) Des gens vont devenir des malades avant l'heure. Leur état, leur avenir seront discutés en termes médicaux, alors même qu'ils se sentiront en bonne forme et resteront pendant des années en bonne forme. »<sup>10</sup>*

10. François Jacob "La Souris, la Mouche et l'Homme", Editions Odile Jacob, 1997, p. 159.

François Jacob ne fait pas que parler clairement – comme ci-dessus – de la science en biologie. Il prévient des conséquences sociales possibles des techniques émergentes.

« Interroger les gènes revient alors à poser une série de questions du genre : Voulez-vous savoir quand et comment vous allez mourir ? Voulez-vous savoir comment vous allez réagir à telle nouvelle ? A qui voulez-vous donner accès à cette information ? A votre famille ? A votre patron ? A votre assureur ? A l'Etat ? »<sup>11</sup>

Cette vigilance, cette mise en alerte du citoyen, cela fait partie de la responsabilité des scientifiques, ceux du Comité National d'Éthique<sup>12</sup> comme ceux de "la base". Je pense ici à ceux qui ont constitué l'association "Génétique et Liberté" qui, comme le précisent ses statuts, « s'assignent pour tâche de repérer et de combattre l'émergence de for-

mes inédites d'atteinte à la personne humaine, engendrées par le développement de la génétique et des biotechnologies »<sup>13</sup>.

## ◀ Conclusion

Les technologies du siècle prochain amèneront, sans aucun doute, bien autant de questions, et tout aussi redoutables, que celles qui sont déjà posées aujourd'hui. Les scientifiques et les chercheurs ont leur place à prendre dans le débat nécessaire, sans se dédouaner, mais sans être les experts qui décident. C'est un réinvestissement du politique qui est devenu urgent. En effet, tout ce qui concerne les biotechnologies, l'agroalimentaire et le pharmaceutique dépasse largement la seule "bioéthique". D'ailleurs, la loi de Bioéthique dite "loi Huriet" revient en discussion au Parle-

11. François Jacob, *ibidem*, p. 160.

12. Je trouve exemplaire la réponse du Comité National d'Éthique au Président de la République à propos du clonage humain (cahier CCNE n° 12, avril 1997), qui non seulement présente clairement ce qu'est le clonage à des non initiés, mais aussi en présente les bénéfices attendus et les inconvénients à la fois techniques, sociaux et symboliques.

13. Génétique et Liberté, 45, rue d'Ulm, 75005 Paris ; site Internet : <http://home.clarinet.fr/genelib> ; mel : [gel@altavista.net](mailto:gel@altavista.net)

## Témoignage

ment français en automne prochain : ce sera une occasion précise de juger de la qualité du débat.

La sagesse recherchée dans ce débat difficile et nécessaire consiste à ne céder à aucune "crédulité", à se méfier à la fois de la croyance paresseuse dans le progrès et de la méfiance systématique<sup>14</sup>. On comprendra que, pour moi, cela rejoint directement la foi chrétienne : l'homme ressuscité n'est pas plus défini par son destin biologique (« *si ton œil droit entraî-*

*ne ta chute, arrache-le* », Mt 5/29) que par la Loi des hommes ou "la main invisible" du Marché. C'est la Parole qui le fait homme et fils. L'esprit des Béatitudes est ici un chemin : le pauvre est celui qui accepte ce qu'il est, qui acquiesce à sa "nature", et qui, par là même, est plus grand que sa "nature". Il n'y a là aucune solution pratique aux questions techniques soulevées, mais une orientation fondamentale pour une confiance possible, pour un bonheur d'être humain dans une incessante recherche.

---

14. « Mieux vaut donc dépasser à la fois le rêve moderne d'une Rédemption de l'humanité par la technique et son inverse cauchemardesque, la destruction de l'espèce sous la pression de l'essor des techniques. Pour ce faire, il faut récuser leur socle commun : la croyance en une toute-puissance de la technique. » Dominique Bourg, *Nature et technique, Essai sur l'idée de progrès*, Hatier, 1997, p. 29.

# UN CHERCHEUR SE POSE LA QUESTION DE LA RESPONSABILITÉ DANS LE CADRE DE SON TRAVAIL

Anne-Marie CHÈVRE

**Anne-Marie CHÈVRE travaille comme chercheur dans un département de l'INRA (Institut national de la recherche agronomique) consacré à la génétique et à l'amélioration des plantes. Elle est membre du réseau "Sciences, foi, pratique, société".**

---

**L**a responsabilité des chercheurs est de plus en plus fréquemment mise en cause dans le dialogue Science-Société. Mais que signifie être responsable ? Peut-être,

"tout simplement", "être capable de répondre de ses actes et de les assumer" (J. Russ, 1995). Sous quelles conditions nous sentons-nous responsables ? Sûrement, lorsque nous avons choisi librement d'agir, lorsque nous nous reconnaissons impliqués dans un réseau de relations et lorsqu'il nous est demandé dans le dialogue, c'est-à-dire la Parole et l'Ecoute, de rendre compte de nos actes.

Dans ce contexte, comment s'élabore la responsabilité du chercheur, c'est-à-dire comment sont choisis les programmes de re-

cherche à développer ? Dans quel réseau humain sont-ils mis en œuvre ? Comment et à qui en rendons-nous compte ? Je voudrais essayer d'apporter quelques éléments de réponse à travers mon expérience personnelle mais je tiens tout d'abord à me présenter : je suis chercheur à l'INRA (Institut National de la Recherche Agronomique). Cette structure de recherche publique emploie plus de 8000 personnes, elle est organisée en directions administratives et scientifiques, elles-mêmes subdivisées en départements. Elle est répartie sur tout le territoire français et d'outre-mer (Antilles, Guyane) et développe des programmes de recherche ayant trait à tous les aspects de l'agriculture. Je fais partie du département de génétique et d'amélioration des plantes. Je suis spécialisée en cytogénétique (génétique appliquée à la cellule) et je consacre cette compétence à l'étude de croisements entre des espèces de la famille des crucifères (colza, chou, navette, radis, ravenelle, moutardes...). Ma mission est donc, comme celle de tout chercheur, de faire progresser la connaissance mais également, appartenant à un institut de recherche appli-

quée, d'assurer le lien entre la recherche fondamentale et les applications qui peuvent en être faites dans le domaine de l'agriculture.

### Comment sont choisis les programmes de recherche ?

Plusieurs aspects sont pris en compte : l'état des connaissances, la politique de l'institut et la demande sociale, la possibilité de bénéficier d'un financement, l'adéquation aux compétences et moyens de mon équipe ainsi que les collaborations possibles. Concrètement, comment arriver à trouver un subtil équilibre entre ces différents aspects ?

### Par rapport à la recherche scientifique

La première préoccupation est d'être sûr que la recherche envisagée soit nouvelle, non redondante par rapport aux travaux développés par d'autres équipes et qu'elle soit pertinente. Pour ce faire, chaque chercheur

doit se tenir au courant des progrès de la science dans son domaine de compétence, c'est-à-dire faire de la bibliographie, lire et analyser les articles publiés dans les revues scientifiques spécialisées. Cette activité essentielle réveille régulièrement ma culpabilité car je la pratique trop au coup par coup, ayant du mal à trouver le temps nécessaire à la recherche régulière d'information et à la lecture. Ensuite, il nous faut identifier les domaines dans lesquels des avancées sont possibles en accord avec nos compétences et nos moyens, émettre des hypothèses, proposer une stratégie et enfin élaborer le programme tenant compte des moyens nécessaires et du calendrier. Dans nos choix, nous prenons évidemment en compte les domaines dans lesquels des réponses sont attendues ; il ne s'agit pas en effet de partir sur son petit nuage, mais il est essentiel que le chercheur pour être créatif prenne un réel plaisir à cette course en avant dans laquelle s'exprime sa liberté. C'est justement quand, à travers les travaux en cours, l'hypothèse théorique ne colle pas avec les résultats que le chercheur se motive, s'investit totalement et se passion-

ne. Il peut alors laisser libre cours à son imagination, son enthousiasme et sa rigueur. Quand la preuve est faite du bien fondé de la nouvelle hypothèse formulée, un financement peut être recherché.

### Par rapport aux sources de financement

La première source est celle de l'institut mais elle n'est généralement pas suffisante. La seconde est la réponse à des demandes qui émanent de la profession agricole (semençiers, instituts interprofessionnels...) ou à des appels d'offre émis par l'institut, les ministères, l'Union européenne, les organismes internationaux. Cette nécessité de financement extérieurs présente à la fois des aspects positifs et des risques. Elle suppose que le chercheur soit informé des demandes en cours et donc bien intégré dans un réseau relationnel, qu'il soit tenu de rendre des comptes aux organismes qui ont accepté de financer son programme de recherche. Cependant, il prend le risque de passer à côté de travaux intéressants qu'il pourrait initier mais qui ne sont pas à la mode et pour les-

quels il aura donc du mal à convaincre un financeur, ou à l'inverse, de se voir déposséder d'un programme original parce que son enjeu est stratégique, ou encore de se voir imposer des contraintes dans la valorisation de ses travaux. Il peut, en effet, être tenu de respecter des clauses de confidentialité avec interdiction de publier, d'échanger du matériel ou des techniques avec des collègues pour que le financeur garde le bénéfice des résultats, le temps d'amortir son investissement. Cela est un vaste débat récurrent au sein de notre institut public.

### Par rapport à l'équipe de recherche

Le dernier et très important aspect, avant de choisir, est une discussion en équipe, indispensable avant d'entreprendre un nouveau programme. Il convient en effet d'en mesurer les tenants et les aboutissants, de rechercher le meilleur compromis entre les différentes contraintes et de préciser les collaborations à développer avec des collègues ayant des compétences complémentaires. Ce dernier aspect d'une possible et

réelle pluridisciplinarité est une des forces de l'INRA, qui est l'un des derniers instituts européens à avoir gardé une structure horizontale. Dans la plupart des autres pays de l'Union européenne, les secteurs de recherche proches de l'application ont été vendus à des sociétés privées ou démantelés et nos partenaires ont rarement les moyens d'aller du laboratoire au champ.

Il est évident que je ne vais me sentir responsable, c'est-à-dire capable de me justifier, que si le choix a été mûri et pris en toute liberté. Cet équilibre est souvent difficile à trouver ; selon l'objectif du programme, je vais, par exemple, privilégier la collaboration avec la profession s'il s'agit de créer de nouvelles variétés. En revanche, en ce qui concerne les programmes visant à répondre à une demande sociale, par exemple l'impact des variétés transgéniques, j'ai toujours veillé à ce que ces programmes bénéficient de financements publics (et la partie n'a pas toujours été facile) afin de garder toute liberté de diffusion de l'information.

## Dans quel réseau humain, la recherche est-elle mise en œuvre ?

### L'équipe de recherche

Mon équipe immédiate est composée de trois à quatre personnes. Le travail de recherche se construit en équipe, au jour le jour autant que possible, dans le dialogue et le respect des compétences de chacun. Cet aspect me paraît fondamental. Il me semble indispensable que les aspirations et les critiques puissent être formulées et entendues pour que chacun soit reconnu et se sente responsable de la tâche qui est la sienne. Nous sommes tous interdépendants et c'est, dans cet équilibre fragile de la relation, qu'un travail efficace peut être réalisé. De même, la mise en œuvre des programmes nécessite la collaboration réelle avec l'ensemble de l'équipe travaillant sur le colza (environ vingt personnes). Nous avons la chance de constituer un groupe solidaire et complémentaire par ses compétences. Les travaux s'intègrent dans un travail régulier avec l'ensemble du personnel de la station.

Que ferions-nous, par exemple, sans l'aide de l'équipe du domaine expérimental sans laquelle nous ne pourrions pas faire d'essais en plein champ ? De plus, dans le cadre d'un programme pluridisciplinaire, la collaboration avec les collègues ne peut être effective que si un dialogue confiant et régulier est établi ; les distances géographiques ne facilitent souvent pas ce dernier aspect !

### Les étudiants

Une autre composante de ce réseau de relations et de travail est l'accueil d'étudiants pour des stages de formation allant de quelques mois à trois ans dans le cas d'un doctorant préparant une thèse. Ils sont, pour nous, des collaborateurs indispensables tant par leur prise en charge d'un sujet que par les idées nouvelles qu'ils apportent. Cependant, réciproquement, je suis totalement responsable de la pertinence du sujet qui leur est confié pour se former à la recherche et des possibilités qui leur sont offertes : mise en œuvre d'une démarche de recherche, ac-

quisition de techniques, suivi de leurs travaux, mise en forme des résultats lors de la rédaction d'un rapport, d'une thèse ou de publications. Il est, à mes yeux, également de ma responsabilité de les aider à préparer leur insertion professionnelle par le dialogue et la mise en contact avec un réseau relationnel. A ce titre, je suis également responsable du groupe des doctorants du département, soit environ cinquante jeunes répartis dans différentes stations. Le suivi proposé va de l'organisation de l'expertise des projets de thèse qui leur sont proposés, à l'assurance d'un suivi par un comité de thèse composé de chercheurs extérieurs compétents dans le domaine de leurs travaux, en passant par l'organisation de rencontres régulières du groupe, deux à trois fois par an, dans différentes stations et sur divers sujets de recherche. Les objectifs sont de leur permettre de dialoguer entre eux, avec des chercheurs de différents domaines de compétence, et de compléter leur formation. Dans ce cadre, j'essaie de rester un interlocuteur attentif en essayant que leur soient fournis les outils adaptés à leurs demandes (documents, annuaire, page

Web...). Cette tâche est difficile : il ne s'agit ni de les prendre par la main, ni de les laisser sur un avenir difficile qu'ils ont à construire, mais de les aider.

### Les collègues

Un dernier aspect, et non des moindres, est la relation avec les "chers collègues" au niveau national et international. Si je veux que mon équipe soit reconnue, que les travaux qu'elle développe soient pris en compte, que nous puissions bénéficier de sources de financement, d'une marge de manœuvre de collaborations effectives et fructueuses, je dois être intégrée dans la communauté scientifique. Cela signifie publier, présenter nos travaux dans des congrès, être en contact régulier avec les collègues, être évaluée positivement par mon institut. Cependant, le risque d'être aspirée par une espèce de spirale est fort ; en effet, si la qualité de nos travaux est reconnue, validée par la communauté scientifique qui, bien qu'internationale, reste de taille restreinte dans un domaine de recherche donné, je suis jugée compétente dans mon secteur. Je de-

viens alors progressivement membre de cette communauté et donc sollicitée, à mon tour, comme experte, "referee" pour des revues, conférencière dans des congrès, membre de commissions, de jury... L'équilibre devient alors très difficile à trouver entre les diverses demandes et le travail de recherche au laboratoire.

## **Comment et à qui rendons-nous compte de nos programmes de recherche ?**

### **La communauté scientifique**

Comme je l'ai mentionné précédemment, les premiers auxquels nous présentons nos travaux sont les "chers collègues" par l'intermédiaire de publications. Lorsque nous soumettons un article au comité de rédaction d'une revue internationale spécialisée, il l'envoie à des "referee", c'est-à-dire des collègues du même domaine de compétence, qui le critiquent sur le fond et la forme. En maîtres absolus qui restent anonymes, ils vont décider si les travaux présentés

sont pertinents, novateurs, s'ils sont dignes d'intérêt et méritent d'être publiés. Cette reconnaissance est essentielle car la science s'autorégule : des connaissances ne passent dans le domaine de l'acquis que lorsqu'elles sont passées au crible de la critique des pairs (et elle n'est pas tendre).

### **Les financeurs**

Il y a également la réponse faite à ceux qui nous ont apporté des financements. Nous sommes tenus de nous justifier, par les résultats, de l'utilisation des crédits alloués. Cela passe, pour un programme donné avec tous les collaborateurs impliqués, par la rédaction de rapports et, dans certains cas, par la fourniture de matériel végétal ou le dépôt de brevets. Selon les engagements pris à l'origine, nous sommes tenus soit à la confidentialité, soit à la diffusion de nos résultats par des publications et des communications, en mentionnant l'origine du soutien financier dont nous avons bénéficié ; personnellement, j'essaie autant que possible de rechercher ce dernier type de contrat.

### La demande sociale

Nous devons également répondre, en tant qu'institut public, à la demande socio-politique. « *Dans ces relations avec la société, la recherche agronomique est appelée à une véritable coresponsabilité. Ce terme – coresponsabilité – est important car il dissipe un malentendu. Les consommateurs ne réclament pas d'arbitrer les choix de la recherche. Lorsque les scientifiques dans une pirouette assez maladroite, leur disent : "Faites-nous part de ce que vous voulez et nous le ferons", ils les plongent dans le désarroi. Que feraient-ils de cette responsabilité, illusoire à bien des égards ? Ce qu'ils souhaitent, c'est dialoguer, avoir leur part dans les réflexions qui sous-tendent les activités de recherche, être écoutés et, si possible, entendus...* » (G. Paillotin – Président Général de l'INRA – et D. Rousset, 1999). Mais en cas de coresponsabilité, qui sera responsable au bout du compte ? En ce qui me concerne, cette demande de dialogue est surtout formulée pour que nous rendions compte de nos interrogations et de nos résultats sur l'évaluation de flux de gènes à partir de

colzas transgéniques. Je distinguerai deux types de réponse. Premièrement l'accueil de visiteurs dans notre station, la participation à des réunions d'information auprès d'agriculteurs, de consommateurs, d'associations ; dans ce cas, l'échange est direct et le dialogue peut généralement s'instaurer, sauf prise de position passionnelle. Deuxièmement, les relations avec les médias (plus de 60 appels depuis un an et demi) ; elles se traduisent par des communications téléphoniques, des entretiens, des reportages avec tous les types de presse, la radio, la télévision. Les journalistes nous demandent des réponses courtes, claires, si possible, noires ou blanches et un développement est difficile. De plus, nous n'avons généralement aucun droit de relecture ou de regard sur l'utilisation faite de l'information dispensée. Plusieurs difficultés existent dans ce domaine : bien identifier et faire préciser les questions posées, prendre du recul par rapport à notre spécialité pour délivrer un message clair qui puisse être reçu par tous, sans prendre le risque d'une simplification extrême qui déforme la réalité des faits. Cet exercice est très difficile ; en effet, il est attendu de nous une réponse par "oui" ou par "non",

"pour" ou "contre", alors que nous sommes interrogés sur des travaux en cours et que, pour être honnêtes, nos résultats, surtout dans le domaine du vivant, ne nous permettent pas d'adopter l'attitude monolithique demandée. Le risque est alors fort de répondre en tant que citoyen sur la base d'une attitude éthique et personnelle, alors que nous sommes sollicités comme chercheurs pour faire part, aussi objectivement que possible, de l'état d'avancement de nos travaux. Comment gérer ce problème qui soulève inmanquablement une suspicion vis-à-vis du monde de la recherche ? Comment être responsable alors qu'il nous est demandé plus que ce que nos données expérimentales ne nous permettent de dire ? Faire partager encore davantage nos questions de recherche ? Être plus encore à l'écoute des demandes ? Mais que faire quand nos essais sont détruits par choix partisan ? Je n'ai pas de réponse.

### **La demande politique**

Les milieux de décision politique nous sollicitent également pour l'expertise de dossiers, pour la présentation de communications

sur nos résultats auprès de structures ministérielles, de l'Union européenne ou d'organismes internationaux. Ce rôle d'expertise est également difficile. Comment nous prononcer sur des dossiers où une décision politique est à prendre alors que les recherches sont en cours ? Il faut à un moment ou un autre trancher, et j'ai personnellement l'impression que nous servons parfois de caution à des décisions prises par ailleurs, sur d'autres critères, économiques ou sociaux. Pourtant, les faits récents montrent que c'est le scientifique qui est jugé responsable ?

### **Conclusion**

A travers ce tour d'horizon des activités du chercheur, apparaissent les interrogations auxquelles nous sommes confrontés. Or le scientifique est souvent mis en accusation, perçu comme un chercheur fou, incontrôlable, enfermé dans sa bulle, inconscient des dangers auxquels il expose la société, la nature... Qu'est ce que cela signifie ? Le chercheur doit être, plus que jamais, à l'écoute

## Témoignage

des questions de son temps. Il est de sa mission d'apporter des éléments expérimentaux, d'informer de ses résultats et des interrogations nouvelles qu'ils soulèvent. A titre d'exemple, nous avons été sollicités par l'Union européenne, les Ministères, et plus récemment par la Conférence Citoyenne pour apporter des éléments sur l'impact environnemental des colzas transgéniques. Nous avons procédé au pas à pas et nous avons fait part, au fur et à mesure, de nos résultats et de nos interrogations. Mais jusqu'où pouvons-nous imaginer toutes les utilisations faites de nos travaux ? Il faudrait

aujourd'hui pouvoir poser la question à Marie Curie ou Louis Pasteur !

Dans bien des domaines, l'équilibre est difficile et, même en recherchant (ce qui est notre métier !) le plus modestement et le plus honnêtement possible, l'attitude la plus juste et la plus authentique, le scientifique reste une personne avec la grande diversité humaine que nous connaissons tous et un citoyen avec ses références sociales, culturelles, familiales, ses doutes et ses peurs. Néanmoins, nous avons la chance d'exercer notre métier en toute liberté et passion. De laisser s'épanouir le chercheur qui est en tout homme.

### Références

Paillot G., Rousset D., 1999. *Tais toi et mange ! L'agriculteur, le scientifique et le consommateur*. Editions Bayard, 182 p..

J. Russ, 1995. *La pensée éthique contemporaine. Que sais-je ?* Editions Presses Universitaires de France, 127 p..

# BIOLOGIE, ETHIQUE et FOI CHRETIENNE

## *Quelques propos pour la réflexion*

**Pierre LETHIELLEUX**

prêtre de la Mission de France

**Responsable de la "Lettre aux communautés" depuis un an, Pierre a partagé, comme technicien, la vie d'un service de recherche durant vingt-cinq ans. Il nous ouvre la porte de son laboratoire.**

---

**T**echnicien de laboratoire à l'Assistance Publique de Paris dans le service d'Immunologie et d'Histocompatibilité de l'Hôpital Saint-Louis, j'ai côtoyé pendant vingt-cinq ans des chercheurs français et

étrangers. En travaillant avec eux j'ai eu la chance de partager leur aventure. La réflexion que je propose est fondée sur l'enracinement de cette présence.

La Biologie se révèle source d'Ethique. En rapprochant les deux termes on parle aujourd'hui de Bioéthique en raison du lien qui les unit : notre commune humanité. Les responsables politiques ont élaboré des lois pour assurer la protection des personnes, longuement préparées par le Parlement et sujettes à de

nombreuses discussions. Les médias les ont nommées "lois de Bioéthique". La vie est mouvement comme les données nouvelles de la science. Et quand il s'agit de préserver à la fois l'identité de l'homme et son avenir, les religions comme les philosophies sont interpellées. La foi chrétienne peut-elle être d'un apport spécifique dans le débat ? Quelle lumière et quel signe d'Espérance peut-elle donner ?

La Biologie contemporaine montre ses progrès dans la connaissance et ses promesses. Pour entrer dans le mouvement de son évolution, je vais commencer par vous conter une anecdote de son histoire. Elle n'est pas normative pour la Recherche, seulement un chemin significatif parmi beaucoup d'autres.

### ◆ LA BIOLOGIE HERITIÈRE

#### ENTRER DANS L'ESPRIT DE LA RECHERCHE EN BIOLOGIE

La progression dans les connaissances se fait rarement de manière linéaire, bien que le chercheur bénéficie toujours de l'apport de

ceux qui le précèdent. C'est souvent la rencontre d'un phénomène inattendu d'une part, et la perspicacité du chercheur d'autre part, qui orientent son questionnement, lequel devient source de sa découverte.

Depuis les années 1970, de nombreux laboratoires dans le monde pratiquent des cultures de tissus et de cellules *in vitro* grâce à des substances qui stimulent leur croissance. Voici leur histoire en trois étapes, en me référant à J. Klein (in *Immunology, The Science of Self-non Self discrimination*, John Wiley and Sons, 1982).

#### ● 1<sup>ère</sup> Etape

En 1888 H. Stillmark observe que les graines de ricin, dont on extrait l'huile, contiennent dans le gâteau pressé une substance très toxique, la Ricine. Cette ricine a la propriété d'agglutiner les globules rouges des sangs humains et d'animaux. Quelques années plus tard, on trouve une autre substance, l'Abrine, qui agit de même sur les globules rouges.

K. Landsteiner y porte aussi son attention. En 1900, il reçoit le prix Nobel pour sa

découverte des groupes sanguins du système A B O. Cependant il établit avec autorité que la ricine et l'abrine ne sont aucunement spécifiques dans leur pouvoir agglutinant.

### ● 2<sup>e</sup> Etape

Jusqu'à la fin de 1940, les connaissances en restent là au sujet de l'abrine et de la ricine. C'est alors que trois chercheurs, K.-O. Renkonen, W. Boyd et R.-M. Reguera découvrent, en même temps, que certains extraits de graines sont spécifiques pour quelques antigènes<sup>1</sup> de groupes sanguins humains. Une centaine de plantes se révélant avoir un pouvoir agglutinant, en 1954 W. Boyd et E. Shapleigh proposent de donner le nom de Lectines (du latin *legere*, choisir ) à ces différentes agglutinines.

### ● 3<sup>e</sup> Etape

En 1960 P. Nowell utilise la phytohémagglutinine, une lectine issue du gros haricot rouge, pour agglutiner les globules rouges du sang. Il utilise cette technique pour obtenir

une suspension séparée de globules blancs, leucocytes et lymphocytes. Il en attend un nombre déterminé. Dans quelques-unes de ses cultures, à sa grande surprise, il en trouve une quantité beaucoup plus élevée. Il observe avec soin ce qui, de prime abord, lui semble être une erreur de prévision. Ce soin apporté à l'observation sera la chance de sa découverte. En effet les leucocytes et les lymphocytes étaient, à ce moment là, considérés comme des cellules proches de la mort et qui, ayant atteint le stade terminal de leur développement, ne pouvaient plus ni se diviser ni se différencier. Ces cellules semblent à Nowell en voie de prolifération dans ses cultures. Il recommence ses expériences et découvre les propriétés mitogéniques, stimulatrices de la croissance *in vitro* des globules blancs du sang.

Ce ne sont pas les Immunologistes, mais les Cytogénétiens qui tirèrent immédiatement avantage de cette nouvelle connaissance. C'était une méthode facile et peu coûteuse

1. Antigène = Substance qui a la propriété de provoquer dans l'organisme une réponse immunitaire par un anticorps.

pour obtenir des cellules en voie de division en vue de l'analyse des chromosomes au microscope électronique. Vingt ans plus tard, les Immunologistes s'intéressent alors à la découverte de Nowell. Il s'est écoulé presque un siècle depuis la découverte initiale de Stillmark. C'est un bon exemple pour entrer dans l'esprit de la démarche scientifique : elle se fait par approches progressives aux résultats parfois inattendus. A la rigueur de la science se joint à un moment donné le génie d'une personne.

La découverte de Nowell profite aux Immunologistes. Les cultures cellulaires permettent au Professeur J. Dausset (prix Nobel 1980) de mieux définir les règles de la compatibilité cellulaire en vue des greffes d'organes.

En 1956, il a décrit le premier "groupe leucocytaire" par une technique de leucoagglutination pratiquée depuis 1952 à l'hôpital Saint-Antoine où il est responsable du Centre de Transfusion Sanguine (cf. L. Degos - *Le Don reçu*, Plon, 1990).

En 1953, F. Crick et J.-D. Watson (prix Nobel 1962) ont décrit la double hélice des chromosomes constituée par l'A.D.N. (Acide DésoxyriboNucléique). Mais, c'est seulement à l'approche des années 1980 que seront mises au point des techniques permettant de repérer les sites chromosomiques qui codent les protéines antigéniques de la membrane cellulaire. Après les cultures cellulaires, des techniques de biologie moléculaire viennent, à leur tour, mieux identifier les antigènes de l'histocompatibilité en vue des greffes d'organes, et de bien d'autres déterminants dans les laboratoires de Biologie. A la source des biotechnologies de l'alimentation, le génie génétique ouvre une nouvelle voie à l'humanité. Toute vie repose sur quatre éléments seulement, les quatre bases d'A.D.N.

La science est héritière. De nombreux chercheurs modestes, oubliés, ou peu connus, ont parfois ouvert le chemin aux célébrités. Ils sont tous dans ce courant d'humanité dont nous sommes. D'où mon propos : Quel est l'apport des chercheurs à l'Éthique ?

## ◆ L'ETHIQUE EN BIOLOGIE

### UNE ETHIQUE REVELEE

« *La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale, au temps d'affliction ; mais la science des mœurs me consolera toujours de l'ignorance des choses extérieures.* » (B. Pascal – 67, Pensées, section II, Ed. de Cluny, Paris, 1934).

La biologie s'adjoint spontanément l'éthique parce que, appliquée à l'homme, elle interroge son comportement.

"NOUVEAUX POUVOIRS DE LA SCIENCE, NOUVEAUX DEVOIRS DE L'HOMME." C'est ainsi que le Professeur J. Bernard sous-titre son livre : *De la Biologie à l'Ethique* (Buchet/Chastel, Paris, 1990).

L'importance donnée par les Médias aux découvertes scientifiques témoigne de l'intérêt que leur porte la société. L'accroissement des connaissances pour soi et pour les autres, la visée d'un certain bonheur qui en accompagne le mouvement, c'est-à-dire leur évolution dans le temps, donnent source à l'Ethique. L'Ethique est science du comportement dans

une recherche dynamique. Elle naît en même temps de la question philosophique et s'enracine sur une Morale déjà là. La question éthique surgit de la conscience que la vie est un mouvement qui va de la naissance de chacun à sa mort. En prenant conscience de la finitude humaine, elle recherche les comportements adéquats qui correspondent à l'identité que nous nous faisons de l'être humain dans notre culture. Pour ce qui concerne les sciences de la vie, l'Ethique s'impose spontanément dès qu'il s'agit du début de la vie, de sa prolongation et de sa fin. On peut donc employer avec les Médias le terme de Bioéthique. Procréation médicalement assistée, Fécondation in vitro, Greffes d'organes (rein, cœur, moelle osseuse, foie, poumons, cornée...), Soins palliatifs, Acharnement thérapeutique, Euthanasie, sont devenus autant de possibilités qui nous concernent chacun, avec plus au moins d'acuité, directement ou parmi nos proches. Ces pratiques nous renvoient à nos premières questions d'enfance : D'où je viens ? Où je vais ? Ce que, nous adultes, nous énonçons par la manière dont nous cherchons à donner du sens à nos existences.

Nous avons vu que la Science est héritière, à l'instar du genre humain. Un des premiers repères pour la Bioéthique est, à mon avis, la solidarité. Elle est un fait. Elle implique un avenir. Nous avons évoqué que le chercheur, femme ou homme, est solidaire de ses prédécesseurs renommés ou non, et bien entendu de ceux qui poursuivront la recherche après lui. A cet égard le vrai chercheur a conscience que sur lui repose une finalité pour l'homme. S'il ne peut prévoir toutes les conséquences de ses découvertes, sa grandeur provient de ce qu'il sait qu'il est un être responsable. Dans sa solidarité à l'égard de l'humanité il arrive qu'il puisse être très seul, solitaire, à certains moments de son existence. Comme le peintre Jonas dans la Nouvelle d'A. Camus (*L'Exil et le Royaume*, Gallimard, 1957). Sur sa toile, un seul mot qu'on pouvait déchiffrer "mais dont on ne savait pas s'il fallait y lire solitaire ou solidaire".

La situation n'est paradoxale qu'en apparence. De nombreux congrès permettent aux chercheurs d'échanger dans leur spécialité. Mais n'interroge-t-elle pas aussi chacun de nous quand nous cherchons à produire du

sens pour l'existence de l'homme ? La responsabilité et la solidarité nous conduisent à une attitude morale à assumer. L'éthique est essentiellement, me semble-t-il, notre réponse personnelle inscrite dans un collectif, et implique une dynamique à mettre en œuvre. C'est la société, les collectifs, qui donnent des repères par des lois ou des coutumes. La Bioéthique répond aux nouvelles possibilités données à l'homme. Comme la Science, et avec elle, elle progresse par étapes, au fur et à mesure que de nouveaux choix se présentent à l'agir.

Morale, Ethique : les sens que l'on donne aux mots sont sujets à évolution, mais il importe d'en cerner les contours. Ainsi, par exemple, les dons d'organes en cas de mort cérébrale sont éthiquement recommandés. Mais le respect de la personne humaine impose qu'il est moral de ne pas s'opposer au non-consentement d'un donneur potentiel qui l'aurait signifié au préalable. Ce qui serait une entrave à sa liberté d'homme.

Il y a bien d'autres repères que nous suggèrent les chercheurs en Biologie.

La rigueur fait partie de leur démarche, encore que certains peuvent être plus artistes et d'autres plus méthodiques. Il y a mille façons de faire de la science. « *Il y a beaucoup de façons de trouver des vérités, comme il y a beaucoup de façons de trouver un trésor.* » (J. Rostand – *Aux Frontières du Surhumain*, chap. VIII : De la Recherche en Biologie, Union Gale d'Éditions, 1962.)

En présence du réel, il n'est pas possible de tricher. Combien de fois, en tant que technicien, ai-je dû recommencer une manipulation pour m'assurer que les conditions étaient bien requises pour conclure. Ce qui conduit à une certaine humilité. Elle n'est pas faiblesse mais humour. L'humour avec soi-même est l'intelligence du cœur la plus difficile à acquérir.

Si le chercheur est amené à définir son territoire par une publication, il n'est jamais propriétaire de la vérité énoncée. L'explication d'un phénomène, d'un fait, n'est ni leur maîtrise ni leur création. L'esprit de la recherche fait appel à l'humilité sans être le refus de la fierté légitime.

Pour conclure ce que la vie des chercheurs en biologie me suggère comme appel en matière d'éthique, j'ajouterai à mes quelques propos non exhaustifs que nous sommes avec eux redevables vis-à-vis de ceux qui souffrent, qui sont fragilisés dans leur corps et tout leur être.

Toute la collectivité est responsable de l'activité des chercheurs. Il y aurait là une réflexion à poursuivre sur la relation entre l'Éthique et le Législatif. Le chercheur est citoyen parmi les autres.

## ◆ LA FOI INTERPELLEE PAR LA SCIENCE

### LA FOI ENVISAGEE

La Foi interpellée par la Science nous invite à préciser son visage. La recherche de la vérité par le chercheur guide son éthique. Cette démarche est aussi celle du croyant. Dieu se révèle à travers des paroles de témoins. Mais encore faut-il que nous soyons à leur écoute pour les entendre et les comprendre. Le témoin

lui-même dit Dieu par la foi qui est la sienne. Ce que mon frère, de l'équipe Santé, Philippe Deschamps exprimait ainsi : « *Nous n'annonçons pas Dieu, mais nous témoignons de la manière dont nous vivons la question de Dieu* ». Dieu s'annonce lui-même au plus profond de l'expérience fondamentale que chacun en fait. Nous ne saisissons pas Dieu. Il se révèle au cœur de notre incomplétude. C'est la condition primordiale de notre liberté de réponse à son Amour, que le Christ est venu nous signifier par sa mort et sa résurrection.

*« Dieu visé, envisagé comme "question" au cœur d'une expérience humaine authentique, en quête de sa vérité, n'est pas un Dieu qui a réponse à tout, en ce sens que l'homme ne peut jamais s'emparer de lui, le réduire à une représentation clairement identifiable. »* (M. Massard, *Foi chrétienne Vérité de l'homme*, Casterman, 1966.)

Si la poursuite de la vérité par le croyant passe par ce Dieu que son Fils nous

révèle, et dont Il dit de lui-même : « *Je suis le chemin, la vérité et la vie* » (Jean 14,6), il nous importe de chercher comment se relient les données de la Science et celles de la Foi. Selon ce que nous venons de dire plus haut, la réponse existe dans le cœur de chaque croyant. Nous pouvons cependant demander à la raison d'en saisir la cohérence possible. Des témoins sont là pour nous guider.

La science et l'éthique interpellent aujourd'hui la foi des chrétiens. Notre foi est-elle ou non susceptible de donner quelques lumières dans les voies où est engagée la science ? Pour bien en comprendre les conditions il convient de considérer quelques données historiques.

Jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle, la théologie chrétienne, dont l'enracinement est scripturaire, reprend à son compte la vision du monde selon Platon<sup>2</sup> et la pensée d'Aristote,<sup>3</sup> qui devient une méthode de compréhension pour Saint Albert et Saint Thomas.

2. Le cosmos a une âme.

3. Il y a un premier moteur et toute substance naturelle de l'univers a une individualité.

La théologie fait sienne la science des anciens par un alliage subtil bien que soumis à controverse dans différentes écoles, mais elle a le dernier mot sur la compréhension de l'univers. Quand les penseurs scolastiques comparent la foi et la raison ils affirment que ce sont deux modes de connaissance, mais la raison doit reconnaître la supériorité de la foi. La physique fait partie de la métaphysique, cette philosophie de l'être qui est pour la raison le point d'ancrage en vue de rendre compte de la foi.

Lorsque Nicolas Copernic fait, par ses observations, l'hypothèse que la terre n'a pas la place privilégiée où l'avait mise la cosmologie païenne, les théologiens n'admettent pas que la physique puisse se séparer de l'ensemble des connaissances. Ils craignent que s'écroule l'univers de la pensée. Après Copernic, Johannes Kepler va montrer que les orbites des planètes sont des ellipses dont le soleil occupe un des foyers. C'est alors qu'avec l'emploi de sa lunette astronomique Galilée (Galileo Galilei) se rallie à la thèse de Copernic en observant la lune et les planètes. On oublie souvent sa participation à l'introduc-

tion des mathématiques dans la physique. Ce qui sera à l'origine de la science moderne actuelle.

Deux hommes, deux chercheurs nous éclairent : Galilée et Pierre Teilhard de Chardin, dans la manière d'envisager les relations entre la Science et la Foi. Au sein de l'Eglise instituée, cela n'a guère été facile ni pour l'un ni pour l'autre.

Galileo Galilei ( 1564-1642).

Peu importe que la démonstration de l'héliocentrisme par Galilée fut jugée insuffisante à son époque. Ce qui est essentiel : son attitude de croyant. Il cherchait à concilier ses découvertes astronomiques avec les données de l'écriture :

« *Ayant obtenu une connaissance scientifique certaine qui est elle aussi un don de Dieu, il faut s'appliquer à rechercher le sens exact des Ecritures dans les passages qui sembleraient en apparence ne pas concorder avec le savoir naturel* » (E. N., V, 332. R., 347) cité dans Galileo Galilei, *350 ans d'Histoire*, 1633-1683, Collectif sous la direction de Monseigneur Paul Poupard, Desclée International, 1983.

Jean-Paul II lui a rendu hommage en demandant que la lumière soit faite sur ce qui avait opposé Galilée aux professeurs jésuites du Collège romain (1632-1633) :

« *Galilée a formulé des normes importantes de caractère épistémologique qui s'avèrent indispensables pour mettre en accord l'Écriture Sainte et la Science.* » (Com-mémoration du Centenaire de la naissance d'Albert Einstein, Académie Pontificale des Sciences, 10 Novembre 1979, ouvrage cité ci-dessus.)

P. Teilhard de Chardin (1881-1955) nous invite aussi les croyants, à faire une lecture de la compréhension de la Foi en relation avec les progrès de la connaissance scientifique. Voici ce qu'il écrit dans une de ses lettres le 13 juin 1936 :

« *Maintenant le problème de Dieu se pose à l'action humaine totale, et il ne peut être abordé que par l'effort total de la recherche et de l'expérience humaine. Non seulement Dieu donne une valeur pour toujours à l'effort humain mais sa révélation est une réponse à la totalité de l'effort hu-*

*main.* » (*Lettres de voyage, 1923-1955*, p. 207, Ed. Grasset, 1956.)

Dans ce monde en évolution, tout ce qui progresse converge vers ce point ultime qui révélera le Christ total. Selon Teilhard de Chardin, le Christ de la révélation grandit à la mesure de l'humanité qu'il a épousée une fois pour toute par son incarnation.

« *Le chrétien se reconnaît comme fonction de diviniser le Monde en Jésus-Christ. Chez lui, donc, le processus naturel qui chasse l'action humaine d'idéal en idéal, vers des objets de plus en plus consistants et universels, arrive, grâce à l'appui de la révélation, à son complet épanouissement.* » (P. Teilhard de Chardin, *Le Milieu Divin*, p. 66, Ed. Seuil, 1957.)

Sur notre route, Galilée et Teilhard de Chardin sont, parmi les témoins croyants, deux hommes, deux chercheurs, qui ont montré comment être fidèle au message de Jésus sans renier les efforts des hommes dans leur quête de vérité. Il leur en a coûté l'incompréhension de l'Église durant leur vie. Leurs engagements et leurs langages

sont relatifs à la culture de leur temps. Ils nous éclairent sans pour autant nous soustraire à la tâche qui est la nôtre : dire aujourd'hui l'alliance entre Dieu et l'homme en montrant notamment qu'il y a une cohérence entre la Science et la Foi.

L'incarnation de Jésus, Fils de Dieu, permet de penser qu'entre Dieu et l'homme, il n'y a pas seulement un écart en raison de la contingence, ou une rupture par le péché, mais une continuité d'un certain ordre. La Résurrection du Christ le confirme. A l'opposé de la théologie grecque païenne, il n'y a pas – pour le chrétien – d'écran entre l'homme et le divin. La requête de la vérité devient possible pour l'homme. L'inconnaissable est imaginable sans rejeter la notion du Dieu tout autre que les Hébreux ont transmise. Ils en ont découvert la proximité. La recherche d'une cohérence entre la Foi et la Science est une des tâches de la mission des croyants en Jésus-Christ. Il est quand même intéressant de se rappeler que Copernic était un chanoine polonais, Galilée un chrétien italien, Teilhard de Chardin un jésuite français.

Les fruits de la recherche en biologie appliquée à l'être humain pour le servir et alléger ses souffrances, ouvrent le chemin à l'éthique. Le croyant dans sa recherche de foi laisse l'une et l'autre à leur autonomie, mais il trouve pour sa foi un supplément de sens chaque fois qu'elles rendent l'homme plus grand. Notre foi qui accepte l'interpellation de la science peut alors entrer en dialogue avec elle. Le chemin est celui de femmes et d'hommes qui y engagent passionnément leur intelligence et leur cœur pour le bonheur de l'humanité. On les rencontre manifestant leur compassion pour ceux qui souffrent, et en même temps leur émerveillement à progresser dans cette tâche pour laquelle ils ont aventuré leur vie.

Avant de clore ces propos, je laisse la parole au Père M.-D. Chenu, théologien, qui est encore aujourd'hui, par sa pensée, un guide pour la Mission de France :

*« En construisant le monde, grâce à l'extraordinaire essor de la Science et des techniques, l'homme prend possession du dominium terrae, à ce point qu'il assume ainsi la responsabilité historique du Cos-*

*mos, selon l'impératif biblique, éclairé désormais par l'humanité du Verbe. Notre devenir historique devient en quelque sorte l'histoire de Dieu, par l'inouïe gratuité de son initiative d'amour. Chargé de la gérance du Monde (Genèse, 1, 28), L'homme entre dans la liberté de l'héritier parvenu à la majorité (Galates, 4, 2). » (M.-D. Chenu,*

*Peuple de Dieu dans le Monde, Ed. Cerf, 1966.)*

L'intérêt porté à l'homme dans sa fragilité et sa grandeur sera-t-il un objectif pour les humains du 3<sup>e</sup> millénaire ? Il y a là un champ ouvert pour les *espoirs humains* des pauvres et pour l'*Espérance chrétienne*.

# CHERCHER EN THÉOLOGIE C'EST...

Jean-Louis SOULETIE

Jean-Louis SOULETIE est directeur au séminaire des Carmes. Il enseigne à la faculté de théologie de l'Institut Catholique de Paris.

dans l'inconnu. Une telle démarche relève d'abord d'une attitude existentielle, qu'on peut appeler avec K. Barth une capacité d'étonnement<sup>1</sup> devant l'objet de la foi. Cette capacité exclut la routine, l'habitude, même si l'*habitus* théologique est utile pour la recherche.

## 1. S'étonner devant le mystère

A tout le moins, chercher dans le domaine de la théologie chrétienne, c'est vouloir trouver ce qui ne l'a pas encore été, autrement dit c'est s'aventurer

Quelque chose d'inhabituel se présente au théologien (ex. le statut de la crise de la foi dans la société occidentale post-moderne ou une nouvelle manière de vivre les sacrements de la foi, etc.) et n'entre pas dans les représentations que le savoir hérité lui a permis de

1. Maurice BELLET emploie le même terme dans *Critique de la raison sourde*, DDB, 1992, p. 35-36 : « ... des disciplines comme l'histoire, l'ethnologie, la psychanalyse sont admirablement lieux de la surprise, à condition bien sûr qu'on l'accepte, car il y a toujours moyen de "s'arranger". »

constituer : ce que sa culture, sa langue et son histoire rendent possible. Cet étonnement signale une soif de savoir à la base de toute science.

En théologie, le problème est que la domestication de l'objet théologique est impossible puisqu'il s'agit de Dieu lui-même. D'emblée, nous sommes dans le registre analogique car nous ne pouvons rien dire de Dieu sans analogie. Car si grande que soit la ressemblance entre le Créateur et la créature, on doit encore noter une plus grande dissemblance entre eux (Concile de Latran IV, Dz 806). Tous nos énoncés théoriques sur Dieu partagent avec toute notre existence ce mouvement de confiance qui nous livre à ce dont nous parlons et à l'image de qui nous sommes : Dieu lui-même, mais en tant qu'il est toujours immaîtrisable. Le propre de la recherche en théologie s'indique ici : il lui faut toujours décrire la relation que le chercheur entretient avec Dieu sans pouvoir le domestiquer ou l'instrumentaliser.

Ce qui émerge dans le discours théologique qui cherche, c'est une réalité vraiment

nouvelle qui provoque l'étonnement et qui appelle la construction rationnelle du cadre qui la soutient. J'appelle cadre, la "grammaire" et l'argumentaire qui expriment cette réalité nouvelle.

Cette nouveauté n'est rien d'autre en l'occurrence que le Dieu qui s'atteste dans l'Écriture : la révélation de Dieu créateur et sauveur en son Fils, Jésus-Christ. Et d'une manière ou d'une autre, c'est toujours avec Dieu que le chercheur en théologie se débat comme avec celui qui n'entre jamais dans les cadres pré-construits. Plus encore, la démarche qui le conduit n'est pas sans ambiguïtés car il a appris de la révélation que la route vers Dieu est souvent pré-chrétienne ou idolâtre. Le chemin est exode et passe par de longs remaniements, de longues conversions pour rejeter les idoles qui revendiquent sans cesse leur part.

L'autre aspect de cet étonnement est qu'il touche le chercheur ; il l'affecte sans cesse. A la différence d'autres disciplines qui ont eu de grands philosophes, de grands médecins, de grands juristes, la théologie ne

peut avoir que de petits théologiens comme le souligne Karl Barth. En effet, l'objet auquel le théologien se confronte le dépasse immensément : c'est Dieu lui-même. Et tout ce qui se mesure à lui reste petit sans que ce mot ait une valeur péjorative. Il exprime la disproportion entre le mystère de Dieu et celui de l'homme.

Le petit théologien vit comme les autres hommes, ni mieux ni moins bien, et il est confronté aux questions de son temps. Mais il a entendu (et il s'en occupe professionnellement) dans la Parole de Dieu, dans la prédication de l'Eglise, la détresse profonde des hommes et la promesse de Dieu plus grande encore. Il ne peut pas éviter le jugement que Dieu prononce sur le monde et l'alliance dans laquelle il le saisit et l'étreint. Le théologien est un homme requis, disait encore Barth, un homme pris par ce oui de Dieu au monde et ce non que Dieu oppose à tous les forfaits commis contre l'homme et parfois en son propre nom, jusque et y compris dans toutes les religions qui l'invoquent dans la prière.

## 2. Trouver son objet dans l'histoire et en régime d'histoire.

La théologie procède de l'étonnement devant le mystère de Dieu toujours partiellement caché. Pourtant Dieu se laisse connaître dans la révélation qu'il fait de lui en Jésus-Christ et le théologien a la charge de dire comment. La tâche n'est pas simple quand les injustices et les violences semblent disqualifier l'action salutaire d'un Dieu qui veut le bien de l'humanité. L'humanité en arrive à être défigurée, incapable de se reconnaître comme véritablement humaine, de sorte que l'homme est à lui-même caché comme homme. Ici ce sera l'impossibilité d'être jugé équitablement, là l'impossibilité de la justice dans un régime politique corrompu et mensonger ; ici l'effondrement de la conscience morale devant le respect dû aux plus petits (enfants, handicapés, personnes en fin de vie). On doit donc pouvoir expliciter comment Dieu est à l'œuvre dans l'histoire, de telle sorte que l'*homo absconditus* se révèle grâce au *Deus absconditus*.

Voyons donc comment le chercheur en théologie trouve les objets qu'il étudie dans l'actualité de la vie des hommes et de leurs cultures, comme dans l'actualité de la vie des Eglises.

### Dieu dans l'histoire

Le Dieu que le théologien catholique veut dire dans son discours est le Dieu de l'incarnation. Il se laisse rencontrer dans l'histoire humaine comme l'affirme la révélation biblique. C'est d'abord dans les préoccupations actuelles d'une culture particulière et d'une situation historique donnée dans laquelle le chercheur est lui-même plongé, qu'il trouve le ressort de sa recherche. Ainsi la situation de crise que traverse la culture postmoderne fournit-elle au théologien le lieu de son interrogation. Comment Dieu se laisse-t-il trouver et atteindre dans une culture en pleine crise de la transmission, de la raison et de l'autori-

té ? Ou bien encore autre exemple : Comment l'expression pluraliste des valeurs et des religions oblige-t-elle à repenser le rapport que la foi entretient avec l'absolu et la vérité du Christ ? On le voit, cette actualité du questionnement déclenche les recherches théologiques et inscrit la théologie dans un régime d'histoire, dont l'horizon est la vérification que la foi reste pertinente jusque dans ses implications pratiques. Car il ne suffirait pas que la théologie déploie son discours sur le seul plan idéologique. Il est nécessaire qu'elle montre le lien existant entre ce qu'elle propose à croire et l'éthique, jusque dans ses dimensions politiques. L'historicité de la recherche en théologie comporte une obligation éthique. En effet la foi au Dieu de Jésus-Christ est davantage qu'une connaissance ou qu'un assentiment intellectuel. Elle est participation à ce que Dieu réalise dans l'histoire par nous-mêmes, comme le montre la deuxième partie de *La Lettre des évêques aux catholiques de France*<sup>2</sup>.

2. Proposer la foi dans la société actuelle. *Lettre aux catholiques de France*, Paris, Cerf, 1997.

## Passé, Présent et Avenir

Si l'actualité fournit la matière de la réflexion théologique, l'histoire passée permet l'explication. Nul n'invente le monde avec lui-même. Le Dieu dont la théologie porte le souci est un Dieu dont les traces se sont inscrites dans l'histoire humaine, qui en garde les blessures. La transmission de la foi n'est pas seulement un contenu théologique au caractère de bonne nouvelle mais aussi un « *verdict sur les conduites humaines* »<sup>3</sup>. C'est pourquoi la recherche comporte la tâche de réaliser l'inventaire de l'apport des doctrines du passé et plus largement, des traces de Dieu dans l'histoire. Il ne s'agit pas d'une opération de répétition ou d'exhumation d'archives mais un travail de questionnement du passé à partir des intérêts et des questions actuelles. L'espoir n'est pas de trouver hier des réponses préfabriquées pour aujourd'hui. Il est d'inventer un avenir à partir d'un passé qui a suscité la foi de ceux qui croient aujourd'hui. Cette

dialectique entre passé, présent et avenir permet à la théologie de répondre de la foi et de l'avenir de l'humanité, et d'en répondre au nom de Dieu.

## La tradition de la crise

Mais cette dialectique n'est pas une simple mécanique. La tradition qui porte les croyants est une histoire malmenée et blessée. Elle accepte que la vérité de Dieu ait été mise en procès et d'abord dans celui qui l'a manifestée : Jésus le crucifié. Par sa prédication et sa fidélité à Dieu jusque dans la mort, Jésus est l'instigateur d'une crise de la tradition des pères. En effet, par sa parole et la liberté de son existence il a interrogé radicalement tout rapport au passé, qui enfermerait la tradition dans un code et qui subordonnerait le Dieu toujours plus grand à ce code. Voilà pourquoi on peut dire que le christianisme s'avance dans l'histoire comme « *tradition de la crise de la tradition.* »<sup>4</sup>

3. J. Caillot et J. Doré "L'invention du rapport continu à l'histoire" in *La théologie dans l'histoire*, Paris, Beauchesne, 1997, p. 208.

4. H.-J. Gagey, "Tradition et modernité" in *Recherches de Science Religieuse* 81/2, 1993, pp. 199-220.

### 3. Engager sa foi ecclésiale

**L**a condition historique de la foi oblige la recherche en théologie à articuler le passé, le présent et l'avenir. Elle laisse entendre que "l'objet" de la confession de foi n'est pas inventé par le chercheur mais que celui-ci est en quelque sorte rejoint par cet "objet" qui le sollicite. Une tâche d'interprétation s'indique ici comme partie intégrante de la recherche. L'objet de la recherche est pris dans le mouvement de tradition qui le porte et qu'il interroge pour ouvrir un avenir inédit.

#### La tâche herméneutique

La situation herméneutique suggère que le point de départ de la théologie n'est pas l'enseignement du magistère, l'Écriture et la tradition venant l'étayer après coup, mais dans l'Écriture et ses relectures dans la tradition. Comprendre un texte suppose alors de pouvoir s'inscrire dans la même tradition qui l'a produit. L'objet de la théologie n'est plus

dans cette perspective, une série d'énoncés dogmatiques à expliquer mais l'ensemble de la Révélation comprise comme histoire.

La constitution dogmatique "*Dei Verbum*" du Concile Vatican II s'inscrit dans cette perspective herméneutique pour affirmer que « *pour composer les livres saints, Dieu a choisi des hommes qu'il a employés, usant de leurs facultés et de leurs forces, de sorte que, agissant Lui-même en eux et par eux, ils transmettent par écrit, en véritables auteurs, tout et cela seulement que Lui-même voulait.* » (DV 11). La Parole de Dieu fait donc l'objet d'une interprétation : « *Il faut que l'interprète cherche ce que les hagiographes ont vraiment voulu dire et qu'il a plu à Dieu de faire passer par leurs paroles* » (DV 12) pour connaître ce que Dieu a voulu communiquer aux hommes dans le langage de l'histoire des hommes. Et l'on a pris l'habitude de considérer dans la lecture croyante de la Bible les genres littéraires mais aussi les circonstances de la production de chacun des livres bibliques, l'état de la culture au moment de leur élaboration. Autrement dit, l'Écriture ne met

pas en présence d'un contenu de vérités objectives mais elle constitue une attestation, le kérygme, qui renvoie aux événements de l'histoire. Elle est elle-même l'interprétation croyante de l'histoire par nos pères dans la foi.

### Une réévaluation du problème de la vérité

L'acte herméneutique conduit les théologies à repenser la statut de la vérité. La vérité n'est plus le spectacle réjouissant pour notre entendement de l'ordre céleste, pour parler avec Ricoeur dans *Histoire et Vérité* (p. 171, Ed. Seuil, 1955) : le ciel étoilé au-dessus de nos têtes et la loi morale dans nos cœurs (réplique de l'ordre céleste selon Kant). Il s'agit moins de l'adéquation formelle entre l'intelligence et la réalité que de la manifestation de ce qui ne reste pas caché. La vérité théologique comporte alors une double dimension de manifestation et d'horizon eschatologique liée à la personne du Christ. L'horizon eschatologique n'est pas celui de l'ineffable ou celui de l'authenticité.

Il y a une validité des énoncés eschatologiques mais elle n'est pas du même ordre que celle des énoncés scientifiques, éthiques ou esthétiques. La vérité qui est advenue dans le Christ est celle paradoxalement qu'il reste à faire selon St Jean : « *celui qui fait la vérité vient à la lumière* » (Jn 3, 21). La vérité apparaît tout à la fois comme dévoilement de la vérité tout entière qu'est le Christ et voilement du mystère qui demeure caché dans l'obscurité de la foi.

Entre la répétition anachronique du passé et l'ouverture à l'inédit, la vérité se manifeste dans la fidélité créatrice à l'histoire. Sans doute se joue ici une tension entre théologie et philosophie. La première, dans la tâche de comprendre le langage de la foi qu'elle se donne, est toujours en rapport avec la communauté de foi qui la confesse. La seconde est une critique du savoir et de l'entendement. Le désir universel de comprendre de la philosophie entre alors en tension avec l'acte théologique de comprendre *grâce* à des événements absolus qui ont le pouvoir de changer la vie et de fonder une nouvelle existence communau-

taire. La philosophie revendiquera la liberté de questionner sans fin alors que la théologie revendiquera l'obéissance à la vérité. Je n'irai pas dans le sens d'une recherche de synthèse entre théologie et philosophie, car les synthèses explicatives seront toutes violentes : l'aventure de l'homme reste ambiguë. Le temps est au débat, au discernement et à la patience. Les bilans reviennent à Dieu sous peine de tomber dans les fanatismes qui naissent avec toutes les synthèses prématurées. La tâche que Ricoeur prescrivait aux chrétiens dans la revue *Esprit* de 1951 reste encore actuelle : penser conjointement une eschatologie de la vérité et une eschatologie de l'histoire pour qu'ils apprennent à vivre « *dans la plus extrême multiplicité des ordres de vérité, avec l'espérance, "un jour", de comprendre l'unité comme ils seraient compris par elle.* » (*Histoire et Vérité*, p. 193). La vérité ne découle donc pas d'une expérience brute mais du rapport que l'on peut établir entre l'expérience chrétienne fondatrice et les éléments d'interpolation contingents, qui relèvent du mode de l'expérience du NT et de la tradition ultérieure de l'expérience chrétienne. Voilà décrite la

fidélité créatrice dont on peut parler en terme de discernement théologique.

### L'insuffisance herméneutique

L'herméneutique ne suffit pas car la raison critique réclame toujours ses droits. La violence de l'histoire en ce siècle (Auschwitz, Hiroshima, Srebrenica) appelle une critique des idéologies et une transformation de l'histoire dans le sens de la justice. L'herméneutique aiguillonnée par la critique des idéologies (Hans Albert et Karl Popper) s'oriente vers une théologie fondamentale pratique qui unit, selon le théologien catholique J.-B. Metz, la foi dogmatique et la pratique du suivre Jésus. Selon lui, le dogme est un souvenir pratique au sens où la détermination des contenus de la foi l'empêche de se confondre avec une paraphrase symbolique de la conscience moderne. Une telle perspective s'appuie sur une définition de la foi qui inclut une dimension cognitive et une autre existentielle. De ce fait, elle appelle une herméneutique

qui n'en reste pas à l'interprétation du sens mais qui va jusqu'à une herméneutique de l'action. Le "monde du texte", pour parler avec Ricoeur, qu'il s'agisse du texte scripturaire ou de celui de la Tradition, conduit le sujet à actualiser leurs possibilités personnelles et collectives pour transformer le monde dans l'attente du Royaume qui vient. La pratique n'est pas un champ d'application d'une théorie préalable mais le lieu où s'interprète la vérité du christianisme. Ainsi les théologies de la libération réinterprètent-elles le salut non plus en terme de *mysterium salutis* mais en terme de *mysterium liberationis*, selon le titre de la collection de dogmatique qui fait pendant aux volumes allemands traduits en français sous le nom de *mysterium salutis*.

Une herméneutique de l'action est solidaire d'une théologie dans laquelle la dimension eschatologique de la foi est décisive. Le jugement que l'événement eschatologique de la croix porte sur l'existence de l'homme pécheur appelle un nouveau statut de la vérité qui ne se détient qu'en

partage. Cet événement eschatologique établit une nouvelle solidarité qui appelle à comprendre et à agir dans l'histoire selon cette modalité de l'échange et du partage qui laisse la vérité dernière des choses à Dieu. J.-B. Metz parle ici avec d'autres de "réserve eschatologique" pour situer son projet de théologie politique.

### La régulation ecclésiale de la recherche

La recherche en théologie est d'ordre ecclésiale car sa réflexion n'oublie jamais la foi de l'Eglise qui a fait naître les discours, les pratiques et les institutions dont s'occupe la recherche. Toujours soumise à la Parole de Dieu prêchée par l'Eglise, la théologie est régulée par un magistère, c'est-à-dire une hiérarchie qui possède un pouvoir de gouvernement dont la charge est l'enseignement de la foi révélée. L'historicité de la foi, sa corporéité ecclésiale en dépendent. Ceci posé, les débats entre le magistère et les théologiens sont anciens et complexes, pas toujours sereins. Depuis S. Thomas d'Aquin, la distinction est classique

entre le magistère des évêques, la *cathedra pastoralis* ou *pontificalis* qui confère le pouvoir de gouverner (*eminentia potestatis*) et la chaire des docteurs, la *cathedra magistralis* qui confère l'autorité pour enseigner (*l'auctoritas docendi*), reconnue comme un office dans l'Eglise mais dont la substance lui vient de la compétence scientifique. La différence entre ces deux magistères a donné lieu à une histoire mouvementée de débats et de conflits qui durent encore<sup>5</sup>. Mais elle n'a pas été vaine car des règles ont été progressivement établies pour organiser la relation entre ces deux instances. Il est inutile de les rappeler ici sauf à dire que les propos magistériels ne sont pas tous du même ordre et que l'autorité d'une position magistérielle résulte de « *la nature des documents, de l'insistance à proposer une doctrine et de la manière même de s'exprimer.* »<sup>6</sup> Il convient de redire qu'une recherche responsable en théologie peut exposer ses raisons et ses difficultés

devant une position non irréformable. En effet le théologien qui éprouve, après examen, encore de « *sérieuses difficultés à accueillir (une telle position magistérielle) pour des raisons qui lui paraissent fondées* »<sup>7</sup>, est invité à s'en ouvrir aux autorités compétentes dans le but de résoudre les difficultés. On ne peut que souhaiter un plus grand débat dans la communauté des théologiens pour que les ajustements, les précisions, les contestations s'échangent à leur niveau.

### En guise de conclusion

**L**a recherche en théologie ne peut pas oublier aujourd'hui que le temps du geste critique (critique des sources, des institutions, des pratiques, des discours) est utile et pourtant second. Il est

5. RATZINGER J. La vocation ecclésiale du théologien, Instruction de la Congrégation pour la doctrine de la foi, 1990, DC 2010, 693-702, § 25.

6. *Manuel de théologie* (Doré J. ed.) Introduction à l'étude de la théologie 2, Paris, Desclée, 1992, 397.

7. RATZINGER J. La vocation ecclésiale du théologien, *ibidem* § 30.

utile parce qu'il démasque les manières pré-chrétiennes d'aller à Dieu dans l'histoire des hommes et il rejoint ici la critique prophétique des idoles. Il est second car, dans un monde qui a perdu pied et qui n'a plus de sol sur lequel marcher avec assurance, la foi est requise pour (re)construire un chemin praticable pour engager sa vie avec confiance dans ce qui compte vraiment. Elle possède une puissance propre d'affirmation et de construction qui rend les chrétiens partenaires d'une collaboration avec tous au cœur de l'histoire et de la société. A la théologie d'en établir les conditions si tant est que « *le domaine de la formation doctrinale et théologique n'apparaît plus comme un domaine séparé, plus ou moins indépendant, mais au contraire un domaine vital pour la croissance de la foi et de l'Eglise.* »<sup>8</sup> En effet, la théologie pense la foi chrétienne comme cette possibilité d'inscrire dans la culture contemporaine quelque chose d'inédit. Les Eglises se trouvent au défi de proposer "un orient digne de

foi" à une humanité dont les points de repères sont devenus vertigineusement mouvants, et les procédures de transmission entre générations, de plus en plus aléatoires.

Le problème n'est plus de faire croire en Dieu des personnes qui croient en la vie. Mais il est de savoir si Dieu nous permettra par sa parole vécue et célébrée de croire dans la vie, de croire dans l'amour. Dans la tradition chrétienne comme tradition communautaire, textuelle et liturgique, la voix de l'amour qui anime toute vie se donne "une surface d'apparition, de manifestation", "une enceinte de résonance et d'interpellation" et elle sollicite ainsi la confiance de l'homme et son engagement responsable dans l'histoire.

- C'est cette voix de l'amour qui nous touche chez les prophètes, qui la font retentir comme la Parole du Seigneur, c'est-à-dire la parole qui ne ment pas et qui veut être obéie.

- C'est elle qui nous touche dans le témoignage évangélique rendu à Jésus, l'homme qui prétendait engager le Dieu-Père d'une

8. Proposer la foi dans la société actuelle. *Lettre aux catholiques de France*, Paris, Cerf, 1997, p. 99.

manière définitive, dans sa parole, l'homme dans le destin duquel s'expose aux limites du soutenable le drame de l'amour quand il va au bout de lui-même.

Par le témoignage qu'ainsi il se rend dans la tradition chrétienne, l'amour se manifeste-t-il comme la réalité digne de confiance,

la réalité aux appels de laquelle nous pouvons nous abandonner sans réserves ? Ou bien se manifeste-t-il comme le plus beau de nos rêves, comme la plus haute de nos illusions ? Voilà, au terme, l'horizon qui mobilise la tâche de ce chercheur singulier qu'est le théologien chrétien.

# CHERCHER DANS LA LIBERTÉ DE L'ESPRIT

**Jean-Marie PLOUX**

prêtre de la Mission de France

**Quelle est la condition des chercheurs théologiens dans l'Eglise ? Jean-Marie PLOUX en parle en connaissance de cause, puisque, tout en menant l'itinéraire de réflexion dont les lecteurs de la "Lettre aux communautés" sont familiers, il a exercé la responsabilité de supérieur du séminaire et de vicaire général. Il plaide pour la confiance et la liberté.**

---

**U**n jour, sans doute à l'occasion d'une quelconque session, j'ai été présenté comme "théologien"... et je le suis

resté ! En vérité, tout chrétien qui cherche l'intelligence de sa foi pour lui-même et ses contemporains, est théologien. Cependant, celui ou celle que l'on appelle théologien(ne) dans l'Eglise, est un chrétien ou une chrétienne à qui est reconnue une certaine responsabilité dans l'élaboration d'un discours sur Dieu et sur l'homme pour éclairer la route de tous. Je viens d'écrire : chrétien, chrétienne et pas seulement homme ou femme. Non pas que le terrain religieux soit une quelconque chasse gardée. Tout homme peut questionner toute tradition religieuse, sous des angles très divers, et peut s'interroger à leur propos. La théologie cependant présup-

pose la foi et l'adhésion à une tradition religieuse.

Dans la tradition catholique ce sont les évêques, unis au Siège de Pierre et au service du sens de la foi exprimé par la communauté ecclésiale dont ils sont tributaires, qui ont pour mission propre de veiller à la vérité de la foi et à la rectitude de la transmission du message de Jésus-Christ. Vérité qui concerne ou devrait concerner la vie évangélique de tous avant de porter sur des énoncés ou des écrits...

Si l'histoire se répétait, si les hommes relevaient d'une seule culture, il suffirait sans doute de redire le message, sous la même forme, à chaque génération. Et l'on n'aurait besoin du travail théologique que pour expliciter à l'intelligence ce à quoi le cœur adhère dans la foi. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, un certain nombre le pensaient.

## Le théologien au service de la nouveauté

Seulement la réalité est tout autre. L'humanité passe par des âges différents<sup>1</sup> en lesquels les hommes se comprennent différemment, portent un regard particulier sur le monde, s'approprient d'une manière nouvelle ce qui leur a été transmis dans leur culture et dans leur foi.

Et puis, chaque peuple a son histoire singulière, enrichie de ses rencontres et de ses diversités quand elles sont assumées dans la paix, appauvrie dans les temps de misère matérielle et humaine.

Enfin, les hommes relèvent encore – grâce à Dieu ! – d'une multiplicité de langues, de cultures, de traditions humanistes et religieuses qui rendent extrêmement complexes et passionnantes leur approche et celle de leur rapport à Dieu.

C'est pourquoi, dans son discours d'ouverture au Concile, Jean XXIII était fon-

1. J'ai tenté d'explicitier ce point dans : *Le christianisme a-t-il fait son temps ?* Ed. de l'Atelier, 1999.

dé à dire : *« Il faut que cette doctrine certaine et immuable, qui doit être respectée fidèlement, soit approfondie et présentée de la façon qui répond aux exigences de notre époque. En effet, autre est le dépôt lui-même de la foi, c'est à dire les vérités contenues dans notre véritable doctrine, et autre est la forme sous laquelle ces vérités sont énoncées, en leur conservant toutefois le même sens et la même portée. »*

C'est donc ici, dans le déplacement opéré d'un âge de l'humanité à l'autre, d'un temps de l'histoire à l'autre, d'une culture à l'autre, qu'intervient le travail du théologien. Héritier d'une manière chrétienne de vivre, tenu par la référence aux Ecritures fondatrices et soucieux de fidélité à l'histoire chrétienne, il doit se livrer aux hommes et aux femmes d'époques, de sociétés ou de cultures nouvelles pour partager et comprendre de l'intérieur leurs aspirations, leurs espérances, leurs souffrances, leurs interrogations, et chercher avec eux et pour eux les traits d'une nouvelle identité chrétienne. Cela vaut tout particulièrement des théologiens de la Mission de France et de

tous les théologiens engagés dans la mission et le dialogue. Leur grâce propre est de percevoir les questions nouvelles qui se posent à l'homme et à la foi en partageant la vie de celles et de ceux dont l'Eglise est loin et qui n'adhèrent pas à son message. C'est à dire que le travail théologique est sans fin, car la vie des hommes a cent visages et l'histoire elle-même est sans fin.

### Fidélité à l'Écriture, obéissance au Réel

Alors se dessine le lieu d'une tension féconde, mais parfois aussi d'éventuels conflits, entre les évêques et les théologiens. Par leur charge, les premiers sont justement soucieux de l'identité chrétienne et de l'unité de l'Eglise. Dans leur responsabilité, les théologiens sont tenus de faire droit au questionnement des hommes, chrétiens ou non, dans la diversité de leur histoire et de leurs cultures. Bien entendu il ne faut pas opposer les évêques et les théologiens, il arrive d'ailleurs que le même homme soit évêque et théologien. Cependant je me souviens que lorsque je partageais une part de

la responsabilité épiscopale en étant vicaire général, je sentais en moi un tiraillement parfois difficile à porter. Non que je ne fusse pas libre. (Encore qu'il soit difficile d'affirmer l'être totalement...) Mais j'avais peur que mes positions personnelles soient considérées à l'intérieur ou à l'extérieur de la Mission de France comme une position en quelque sorte "officielle". On peut trouver cela un peu prétentieux. J'en conviens. D'ailleurs, il faut nuancer tout cela par la chance extraordinaire que nous avons à la Mission de France d'exercer l'autorité et de nous livrer à la recherche dans une double collégialité, celle de l'équipe épiscopale d'un côté, celle du conseil pour la mission et du Service de la Recherche de l'autre. Mais un exemple illustrera ce que je veux évoquer. Lorsque Bernard Lacombe et René Sautreine furent sollicités pour prendre un engagement politique au Conseil Régional d'Ile de France, ils consultèrent le Conseil sur cette éventualité. Après un dialogue très franc et très riche, nous avons défini ensemble, avec André Lacrampe, alors notre évêque, une attitude qui respectait la position de l'Eglise mais en proposant une sorte de mise en disponibilité

qui laissait en fait la porte entrebâillée. René et Bernard prirent leurs responsabilités. Je dois bien avouer qu'en moi-même le "théologien" en fut soulagé sans que le vicaire général en soit froissé !

Ainsi le travail théologique, au moins pour être bien vécu, demande la liberté de chercher et de partager ainsi que la confiance de la part des Pasteurs de l'Eglise.

Il arrive que l'inquiétude pastorale des évêques, quelquefois leur angoisse, puisse les conduire à refuser toute nouveauté. D'un autre côté, la passion des théologiens pour coller au terrain, parfois leur peur de ne pas être dans le vent, sont aussi susceptibles de leur faire accommoder le message de la foi à l'air du temps et à renoncer, en eux, à ce qui peut heurter les hommes mais qui est la condition d'un chemin vrai. Contre l'aventure théologique et ses risques, l'autorité du Magistère tente parfois de se prémunir en demandant aux théologiens des prestations de serment, en déclarant définitivement clos tel ou tel débat, interdit tel ou tel questionnement. Ceux d'entre nous qui ont

connu les années difficiles de la fin du pontificat de Pie XII se souviennent que la suspicion alla beaucoup plus loin... Cependant, une sereine méditation de l'histoire de l'Eglise permet de relativiser quelque peu le caractère définitif de telle ou telle interdiction. Quant aux serments, s'ils sont des formes *a priori* de censure de la recherche théologique, quel théologien conscient de sa mission et de sa responsabilité accepterait de s'y prêter ? Ajoutons que lorsqu'une pensée théologique est *mise en examen*, ce qui peut être tout à fait légitime, son auteur a droit, comme tout intellectuel, à toutes les garanties de l'objectivité dans la considération de son œuvre et à une parfaite transparence dans l'énoncé des points qui lui sont reprochés. De plus, dans le débat contradictoire au cours duquel il expose son point de vue et argumente sa position, il doit pouvoir être assisté des théologiens et des pasteurs de l'Eglise locale qui sont les témoins directs du contexte où il vit et travaille. Ce n'est pas toujours le cas !

## Dieu ineffable se laisse chercher par sa Parole et l'Esprit.

Mais revenons au cœur de la question. Si la liberté est une condition nécessaire de la réflexion théologique, c'est que l'objet propre de la théologie concerne le rapport de l'homme et de Dieu. Or ce rapport engage deux libertés et il est même, pour un chrétien, l'ultime fondement de la liberté de l'homme. Car la Parole est une parole qui doit nous libérer et l'Esprit est la source de toute liberté et le gardien de l'altérité. Ce rapport ne se conçoit pas de façon abstraite. Tous les hommes sont déterminés par leur histoire et leur culture. Ce qui veut dire que la liberté doit, ici comme ailleurs, se réaliser dans les libertés fondamentales qui sont reconnues à tout chercheur : penser, s'exprimer, avoir libre accès aux documents, communiquer, etc.

Mais, surtout, il s'agit de Dieu tel qu'il se révèle aux hommes, tel qu'il est approché dans la foi.<sup>2</sup> Le théologien chrétien travaille dans l'espace trinitaire de la Révélation.

2. Dans la mesure où certains aspects de ce rapport sont ceux du travail, de la sexualité, de l'Eglise etc., on peut qualifier la réflexion chrétienne qui porte sur ces réalités de *théologie du travail, de la sexualité, de l'Eglise etc.*

■ Tout ce qu'il propose doit rester sur le registre d'une humilité profonde devant le mystère de l'homme et de Dieu. Les plus grands parmi les Pères de l'Eglise ne cessent de confesser les limites de leur intelligence engagée dans la compréhension du Mystère de Dieu.<sup>3</sup> « *Ce qui est en Dieu, dit saint Paul, personne ne le connaît, sinon l'Esprit de Dieu.* » (1 Co 2, 11). Il n'y a pas de grande théologie qui ne soit aussi une grande aventure spirituelle, un chemin mystique qui aille du mystère de l'homme au Mystère de Dieu, sans évacuer les obstacles, les doutes, les ténèbres. Sur ce chemin, le théologien chrétien ne peut que s'efforcer d'être disciple de celui qui est à ses yeux le véritable théologien : Jésus-Christ qui est la Parole divine faite homme, la plénitude de l'humaine parole de Dieu, l'initiateur de notre foi et son accomplissement. (He. 12, 2)

Dieu ineffable et pourtant engagé par son Verbe dans des paroles d'hommes de foi, et par son Esprit dans la conscience vigilante

des témoins de l'humanité de l'homme et de sa vocation à rencontrer Dieu.

■ Témoin de la Parole, le théologien la reçoit dans l'Ecriture et dans le dévoilement de ses effets au long des temps. Car la variété des moments de l'histoire et des cultures est comme un prisme qui en décompose la lumière et en révèle toutes les richesses. Tout cela, il essaie de le comprendre d'abord par la méditation et la prière qui sourdent au cœur d'une vie partagée avec d'autres hommes, ensuite par toutes les ressources que la science met au service de l'intelligence. Interpréter l'Ecriture, ce n'est pas l'expliquer. C'est en recevoir et en faire advenir le sens dans un nouveau contexte pour qu'elle éclaire la route des hommes comme elle a éclairé celle – différente – de ceux qui les ont précédés. C'est-à-dire que la théologie ne doit pas en rester à des propositions de sens sans portée. Elle doit aller jusqu'au politique. C'est l'une des grandeurs de la théologie de la libération que de l'avoir compris et, envers et contre tout, défendu.

3. Voir, ici même, Grégoire de Nysse, dans la rubrique des *Sources*.

Intelligence de l'Écriture, intelligence des situations humaines. Le théologien sait aussi que le Verbe continue de parler en d'autres terres et en d'autres langues, en d'autres traditions religieuses et humanistes. Et cette parole, il doit aussi tenter de l'entendre pour la faire résonner dans l'Église.

■ A l'écoute de l'Esprit, il essaie de saisir ses mouvements dans la conscience des hommes. Dans les questions sur le sens de la vie, devant la beauté et dans le mal ou le malheur, dans les protestations, les cris de révolte contre l'inhumain ou ce qui défigure l'homme appelé à la transfiguration, le théologien reconnaît les gémissements de l'Esprit. L'Esprit n'est pas seulement à la source de toute prière authentique en toute religion (Jean-Paul II), il s'exprime dans la vie spirituelle de tout homme, fût-il athée ou agnostique.

D'une certaine façon, la liberté du théologien est du côté de l'Esprit, sa responsabilité du côté de la Parole. Sans l'Esprit, la lettre, même celle de l'Écriture, tue la Parole. Sans la lettre, l'Esprit divague (dit va-

gue... !). C'est que la parole donne forme mais, sans l'Esprit, cette forme devient un carcan, un sarcophage (Cf. Ez, 37). L'Esprit rompt les formes qui enferment pour permettre à la Parole de créer encore.

Peut-être pourrait-on dire que si le Magistère des évêques est en charge de la vérité, le théologien porte celle de l'authenticité. L'une ne va pas sans l'autre. Celui qui sert la vérité ne peut se désintéresser de l'authenticité et celui qui vise l'authenticité ne peut se soustraire à la vérité. On peut proclamer des vérités abstraites, désincarnées et meurtrières. La vérité doit rencontrer l'attente vitale (matérielle et spirituelle) des hommes et la nourrir. On peut aussi travailler à des attitudes d'authenticité mais qui sont faussées parce qu'elles sont coupées des racines ou tronquées. Enfin aucun ne peut se passer de la communion ecclésiale.

Mais tout ce que je viens d'évoquer concerne, comme je l'ai dit au début, chacune et chacun de nous, car tout chrétien a vocation à servir la Parole de Dieu et à être à l'écoute de l'Esprit.

# LA VÉRITÉ RESTE LIBÉRATRICE... MAIS ELLE EST À FAIRE !

**Dominique BOURDIN**

membre de Galilée

**Docteur en psychopathologie et agrégée de philosophie, psychanalyste, enseignante en lycée, Dominique BOURDIN est aussi théologienne (voir page 76 "En librairie"). Au confluent de ses recherches, la vérité apparaît comme une tâche personnelle et collective.**

---

**L**e chercheur d'aujourd'hui sait mieux qu'hier que ses affirmations sont provisoires, relatives aux expériences qu'il a pu faire, dépendantes d'un dispositif qui est social en même temps que

scientifique – organisation de son équipe de recherche, financements qu'elle a pu obtenir, rapports de pouvoir, etc. Ce qui est produit est d'emblée pris dans un réseau économique, politique et idéologique ; si tant est qu'elle ait existé, la science pure est aujourd'hui introuvable.

Le chercheur s'en trouverait-il dispensé de son souci de vérité, au profit d'un simple impératif technique de production de résultats – accompagné il est vrai, le plus souvent, de la pression d'une obligation de résultats ? Certains voudraient ainsi épargner au chercheur les affres de la responsabilité morale, mais en

même temps le déposséder de ce qui est au cœur même de la soif de savoir et de la volonté de comprendre : le rapport à la vérité.

Mais le chercheur n'est pas plus que tout autre citoyen indemne du mensonge social – même si dans son domaine propre, celui-ci peut être particulièrement complexe ; il n'est pas plus que tout autre homme dispensé d'assumer les vérités qui lui sont accessibles ; il est peut-être plus que d'autres – parce qu'il a choisi une voie qui consiste à accroître nos connaissances sur le monde, donc à pratiquer une pensée critique qui refuse les illusions – engagé dans une responsabilité morale et spirituelle : "rendre témoignage" à la vérité. Mais qu'est-ce à dire aujourd'hui ?

### "La fin des certitudes"

Reprendre ce titre d'Ilya Prigogine, c'est rappeler en quoi le régime de la vérité scientifique s'est récemment déplacé. Prise en compte des "systèmes ouverts", référence au "principe d'incertitude" en physique quantique, aléas du vivant, question de la place et du

rôle du hasard dans la nature, ce n'est plus seulement notre connaissance qui reste "approchée" (selon l'étude de Bachelard) ; ce n'est pas seulement une conscience plus claire du rôle et de l'influence de l'observateur dans les résultats de l'observation, qui s'est affirmée ; c'est la conception d'ensemble des déterminismes de la nature qui s'est trouvée remise en cause.

Ce qui est également devenu manifeste, c'est la difficulté à concevoir l'articulation entre les disciplines, la compatibilité des résultats de chaque discipline de recherche avec toutes les autres et la vue d'ensemble des lois de la nature qui pourrait en résulter. "La" connaissance scientifique, si tant est qu'elle puisse être saisie dans son ensemble, ne nous permet plus de saisir l'unité des phénomènes, de penser une totalité. Il est des sciences, et même des régimes distincts de rationalité (que l'on pense aux différentes sciences humaines, dites "sciences molles" par certains...), et rien ne permet de poser d'emblée que leurs résultats – locaux et parcellaires, même s'il existe en certains domaines des théories d'ensemble – permettent de rendre compte d'une logi-

que d'ensemble des fonctionnements de l'univers et moins encore d'une vision du monde unifiée.

Cependant, cela même oblige les scientifiques à penser le statut de leurs travaux, la portée de leurs résultats. Et cela ne supprime pas l'interrogation sur la portée de telle ou telle discipline scientifique, sur les théories de l'évolution dans leurs formes actuelles par exemple. L'exploration des origines de l'univers, le dialogue avec la philosophie, l'interrogation épistémologique, la réflexion sur les enjeux éthiques, en biologie notamment, autant de lieux où le travail de vérité s'impose aux scientifiques, ainsi d'ailleurs qu'à toute la société.

Mais, c'est dire en même temps que le mot vérité ne signifie plus ici d'abord la prise de position simplement factuelle, ni l'affirmation déterminée et sans nuances qui s'impose sans discussion possible. Non seulement les sciences sont d'abord et toujours interrogation et discussion, mais leurs résultats mêmes, y compris le sens de ces résultats, ne peuvent plus être des affirmations conçues comme définitives, exhaustives et catégoriques.

**Un certain régime de vérité a vécu.** Ce sont d'abord les démarches scientifiques, qui dans leurs exigences de méthode, de critique et de discussion, ont **congédié l'idée d'une vérité métaphysique d'ensemble, unique et absolue.** La finalité devait céder le pas au principe de causalité, étudié au cas par cas. Mais à leur tour, les résultats de la pensée scientifique, qui pouvaient se présenter comme établis, donc solides et clairs dans leurs déterminations internes, venaient nourrir un autre dogmatisme, celui d'une **conception positiviste voire scientiste** des résultats du travail scientifique, remplaçant un contenu de vérité par d'autres, mais demeurant dans la **certitude dogmatique.**

C'est celle-ci qui est mise en cause aujourd'hui. Mais cela **n'est déroutant que pour qui s'était installé dans le besoin de certitudes, le confondant avec le rapport à la vérité** et faisant du savoir un point d'appui psychique et idéologique. La question de la vérité ne s'est jamais trouvée épuisée par celle du savoir, ce que savaient déjà les philosophes médiévaux, et que Lacan rappelait naguère.

Il est vrai que certains prennent appui sur la crise des certitudes pour relativiser toute possibilité de vérité au point de récuser le travail de vérité, scientifique et social, et de faire croire que ce ne sont que des rapports de force, de pouvoir et d'idéologie qui interviennent. Il suffit de se demander à qui profite ce **cynisme post-moderne** pour comprendre qu'il ne s'agit plus ici de critique mais de volonté de pouvoir, et que c'est l'entrave au libre appétit des influences – économiques et idéologiques – entrave posée par l'exigence de rationalité, que veulent balayer les courants qui se réclament d'une pensée post-moderne pour dénigrer l'impérialisme ou la "ringardise" de la pensée critique et de la pensée éthique. Ici aussi, l'ultralibéralisme mène la lutte. Et le progressisme béat, qui ferait un éloge sans nuances de l'ère de la relativité, est en fait son allié.

S'il n'y a plus une vérité établie, ni des certitudes irrécusables, la question de la vérité demeure, mais comme tâche, comme travail intellectuel, social et éthique. Voyons comment.

## Refuser le mensonge et le faux-semblant

Tout d'abord, il n'est que d'ouvrir les yeux. En quelques années, dans les mots comme dans les faits, bien des choses ont une fonction de masque. On dit que l'OTAN fait des frappes aériennes, cela évite de dire que nous lançons des bombes. Dans son livre *Souffrance en France* (Seuil 1998), qui dénonce l'accroissement de la pression sur les gens au travail (sous la menace de perte de leur emploi), Christophe Dejours montre comment s'est généralisée la "virilité" défensive, la tolérance à l'exclusion, le silence sur la souffrance, et le mensonge sur les efforts énormes qui sont déployés pour faire comme si tout allait bien.

Peut-être que nul chercheur ne détient une vérité absolue, encore moins "La" vérité ; peut-être que la foi n'est pas comme nous avons pu le croire, la certitude d'un sens vrai, total et définitif de la vie humaine et du monde. Mais notre travail est de toute façon de ne pas tricher, de ne pas dire sûr ce qui ne l'est pas, de ne pas faire semblant d'enseigner dans des conditions où il n'est plus possible de

transmettre des connaissances, de ne pas banaliser la violence, de ne pas nous résigner au mensonge social généralisé.

### Nul ne possède la vérité

Certes, les définitions anciennes de la vérité ne nous suffisent plus. Qui oserait prétendre qu'il atteint l'adéquation entre son affirmation et le phénomène réel ? Qui peut penser qu'il dévoile les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes ?

Nous savons bien que notre position d'observateur interfère avec l'objet, que nos résultats sont dépendants de nos instruments et de nos méthodes. Nous savons bien que nous avons accès à des vérités partielles, et en ce sens provisoires, que nous disons ce que nous comprenons au travers de représentations et de théories possibles, mais construites, et qui ne sont pas nécessairement ni les seules possibles, ni même les meilleures.

Mais pourquoi la relativité des vérités serait-elle moins de vérité ? Au contraire, nous avons affaire à des vérités plus finement défi-

nies dans leurs limites, et connues dans leur élaboration et pas seulement dans leurs résultats. Un laboratoire rend compte de la marche de ses expériences et de ses résultats, et c'est leur ensemble qui permet de parler de vérité – au double sens d'une authenticité de la démarche de recherche, avec sa dimension critique, et d'une objectivité – relative mais réelle – de tel ou tel résultat.

La vérité scientifique se rapproche ainsi de toute vérité sociale : je peux parler à partir du lieu social où je me trouve, de celui où je suis allé, à partir des limites de mon expérience ou de mes enquêtes dites de terrain, et "l'observation participante" peut être plus vraie qu'un sondage ou une étude purement quantitative. L'"acteur social" comme on dit aujourd'hui en sait souvent plus que le sociologue. Mais qui l'écoute ?

### La société des experts

La remise des questions de vérité aux "experts", c'est-à-dire à ceux qu'un pouvoir, politique ou autre, désigne comme tel (aux dépens

de la démocratie, c'est-à-dire d'une parole de tous qui aurait à s'informer pour tenter d'être responsable), voilà une des formes du mensonge social en voie de généralisation – et une nouvelle forme de dogmatisme, qui ne prend même plus la peine de se faire accréditer par un rapport à la vérité. Il suffit qu'un pouvoir l'ait nommé. Un peu comme on se débarrasse des problèmes en créant une commission ; et beaucoup en déposant la plus grande partie de la population, y compris ceux qui sont informés et compétents, de la possibilité d'un débat critique. Les solutions politiques sont présentées comme le résultat purement technique de l'étude d'un dossier par celui – le seul – qui s'y connaît.

Ainsi au moment même où, épistémologiquement, nous savons les limites des vérités que nous pouvons atteindre, politiquement on nous oppose des réponses définitives de technocrates qui, à Bruxelles ou ailleurs, viennent nier toute l'expérience et la culture d'une population. Et l'on joue sur la peur – par exemple dans des campagnes de presse sur les contaminations alimentaires, qui n'ont pas toutes la même pertinence pour

les risques réels de santé – afin de faire accepter aux gens ce qu'il n'ont jamais eu l'occasion de contribuer à décider, en matière de normes ou d'autre chose.

### La généralisation du déni

Devant la généralisation du mensonge et du déni, ce que montre bien par exemple Philippe Ariès dans son livre *Déni d'enfance*, et ce que confirment nombre d'études sur les fonctionnements médiatiques, le travail de vérité est une exigence de dignité humaine. Le "bonheur conforme", la "pensée unique", les conditionnements doux tendent à prendre le pas sur toute marge de liberté, intellectuelle ou citoyenne. A quoi bon aller voter, puisqu'aucune alternative réelle n'existe ! On se laisse manipuler, on plane ou on se dope. Et cela devient presque nécessaire pour "tenir", – jusqu'au jour où l'on "craque". Mais les soins psychiques qui ne sont pas d'urgence, ceux qui permettent de s'interroger, de relire son histoire, vous savez bien que ce n'est pas rentable non plus !

Seule la capacité d'honnêteté intellectuelle a le pouvoir de rétablir des espaces de liberté et des rapports de confiance. On parle beaucoup de tissu social à recréer. Peut-il l'être sur la base du faux-semblant, de l'opération de prestige politique, ou faut-il pour cela établir des réseaux d'échanges, où chacun peut rendre compte de ce qu'il vit vraiment ? Les réseaux de parole vraie, qu'elle soit née de la vie quotidienne ou prenne appui sur un travail plus technique, voire sur la production de connaissances, voilà ce qui peut engendrer un monde un peu moins inhumain. Cela ne devient-il pas vital au moment où même l'humanitaire est confiné à l'assistantat et récupéré comme exercice de fait du pouvoir d'Etat (voire de l'armée), via des "ONG".

### Le dialogue

La vérité est donc aussi politique, au sens où elle est le travail d'un libre exercice du jugement politique. Au sens aussi où elle est non pas tant "communicationnelle", comme le dit Habermas (car la communication est

exercice du pouvoir, les Grecs le savaient déjà), que dialogale. Le dialogue, c'est une recherche ensemble pour ne pas laisser passer ce qui est contradictoire, et pour chercher à vérifier et discuter ce que chacun pense, tout en acceptant de rester éventuellement à la fin sur des positions divergentes. L'autre n'y est pas un adversaire, mais celui qui veut aussi passionnément que soi-même comprendre et juger clairement.

### Une vérité relative est une vérité

Car une vérité relative, ou partielle, est une vérité. Qu'elle soit scientifique, morale, psychique, elle a cette portée universelle, cette valeur en soi – il y a là quelque chose d'important, d'irrécusable – qui caractérise toute affirmation que l'on peut dire vraie parce que fondée, élaborée par un travail et une vérification, authentifiée aussi par un engagement humain.

Ce n'est pas tant le fait qui est vrai – il est, c'est tout – que le jugement humain qui, à ses risques et périls, confère de l'importance à

ce fait, le prend pour significatif, l'élabore pour faire apparaître son objectivité, l'interprète pour lui conférer du sens. D'une certaine manière, toute vérité est aujourd'hui historique, c'est-à-dire qu'elle naît dans une histoire précise, au sein d'enjeux déterminés, et qu'elle est toujours le produit d'un travail humain, qui seul peut faire d'un élément du réel quelque chose qui prend sens et utilité pour la pensée et la vie des hommes.

Et l'enjeu de la recherche fondamentale n'est-il pas de laisser ouvert le champ de ce qui peut prendre sens, d'accepter de ne pas réduire l'utile à l'immédiatement utilitaire, voire au directement rentable ? Sommes-nous encore des êtres de pensée, ou bien la pensée n'est-elle plus qu'un instrument du pouvoir financier ?

## Une subjectivité en quête d'objectivité

Enumérons, trop rapidement malheureusement, quelques requêtes du travail de vérité qui s'offre à nous aujourd'hui. Il est clair, si l'on a suivi ce qui précède, qu'il ne s'agit plus

d'opposer subjectivité et objectivité comme deux contraires sans rapport entre eux. S'il reste vrai que le premier rapport subjectif avec un objet ou une réalité quelconque est exposé à la séduction des apparences, et qu'il n'est pas d'objectivité sans distance et sans démarche critique, la vérité est en même temps travail du sujet, implication de sa pensée, engagement de type éthique. Ce n'est pas la neutralité qui fait la vérité d'une position (elle peut ne traduire que l'indifférence, voire la complicité avec la violence triomphante), c'est sa capacité à rendre compte des faits et des arguments sur lesquels elle s'appuie. D'une certaine manière, il n'est de vérité que soutenue par une parole personnelle.

## Toutes les idées ne se valent pas

D'autre part, la vérité est un combat. Elle est refus du mensonge et du déni, nous l'avons dit. Elle s'insurge contre l'emprise sans limites du pouvoir médiatique, même lorsque sa marge d'information et de réaction reste limitée.

Mais elle est aussi refus de la "trahison des Lumières" (J.-C. Guillebaud), qui jette le bébé avec l'eau du bain et prétend, sincèrement ou plus cyniquement, qu'équivaut au renoncement à toute vérité l'abandon d'une illusion de progrès historique indéfini, et sans régressions ; ou encore que l'abandon de l'illusion d'un savoir objectif, positiviste, sans les scories de la subjectivité équivaut au renoncement à toute vérité. Mais au fait, comment une vérité sans sujet pour la reconnaître, la penser et la dire serait-elle possible ? Et pourquoi donc les résultats partiels et relatifs des connaissances scientifiques devraient-ils rendre une valeur, y compris pour aujourd'hui, aux superstitions d'autrefois ? Que de l'expérience humaine, que des éléments culturels qui ont leur richesse se soient exprimés au travers de crédulités et de convictions anciennes, bien sûr ! Mais n'est-il pas paradoxal de voir revendiquer le droit de tout croire, sans discernement, et de prendre ses désirs pour des réalités (notamment au travers d'un retour du religieux qui flatte les illusions sans engager la vie), au moment même où c'est toute certitude, même scientifique, qui montre son ambiguïté et sa part d'illusion ?

Les hommes d'aujourd'hui seraient-ils devenus si infantiles qu'ils ne supportent plus le doute ? L'on critique beaucoup Descartes, dans les milieux scientifiques, ceux des neurosciences par exemple, pour son soi-disant impérialisme de la conscience. Il serait plus utile de le relire : c'est son recours au doute, son extrême confiance dans la capacité humaine de suspendre son jugement pour ne pas risquer de croire sans une évidence suffisante, et en même temps sa volonté absolue de ne pas transiger avec la recherche de la vérité (dans les conditions de son temps bien sûr), qui sont écartés. Ni crédulité, ni scepticisme. Mais une pensée au travail pour s'interroger, juger, comprendre, apprendre...

### Pourquoi faut-il être critique ?

**Le travail de vérité est pour une part le sérieux technique** que nous mettons dans l'appropriation de nos disciplines respectives, la mise en œuvre de leurs méthodes, et les voies de recherche et de découverte qu'elles ouvrent. Même d'ailleurs lorsqu'el-

les ne sont pas scientifiques au sens strict : il est un savoir social dont il ne faut pas se laisser déposséder par de soi-disant experts.

**L'apport social d'une pensée scientifique** est précisément de maintenir l'exigence du doute, de l'argumentation, du débat contradictoire, du souci de fonder ce que l'on affirme. Il est aux antipodes d'une rhétorique politicienne. Il a tout à gagner à un débat clair avec les "sciences sociales" et les disciplines qui s'intéressent au psychisme. Il a par lui-même une fonction d'éveil et de vigilance critique – à condition que les chercheurs eux-mêmes n'acceptent pas d'être instrumentalisés et de confiner leur rigueur au sein de leur seul travail de laboratoire.

C'est la place de la rationalité (qui n'exclut pas la poésie !) au sein de toute l'existence et donc dans sa réflexion et son engagement de citoyen, comme dans ses convictions les plus intimes, que le chercheur tend à faire exister et reconnaître dans une société qui gomme toute autonomie pour nous réduire à l'état de consommateurs indifférenciés ou bien d'"exclus".

La cohérence de la vie et de la pensée personnelles, voilà aujourd'hui un enjeu de vérité, ou si l'on veut d'authenticité, redevenu plus vital que jamais. **Le poids de la parole humaine** peut alors s'y déployer, dans sa modestie et ses limites. Notre rapport à la vérité n'est pas celui d'un Dieu : il n'est pas omniscience ni affirmation absolue. Il est toujours à la fois travail (critique) et témoignage. C'est l'association des deux qui fait la dignité humaine du rapport à la vérité.

### Renouvellement de la question de la vérité en théologie

La théologie ne peut ignorer tous ces bouleversements et déplacements de la question de la vérité. Elle est directement touchée et remise en cause, dans les formes qu'elle a prises jusqu'à présent, par la récusation d'une vérité métaphysique absolue et définitive. Elle a bien du mal à accepter la parcellisation des savoirs, l'éclatement de la notion de vérité, l'égal droit à la parole de diverses disciplines, dont chacune vient limiter la prétention des autres.

Dans ce contexte, le théologien devient bien trop souvent l'idéologue de l'institution Eglise. Il vient colmater les brèches, rassurer les croyants, formuler des compromis acceptables qui semblent tenir compte des avancées ou des nouveautés de la pensée contemporaine, ou de ses préoccupations écologiques, politiques, éthiques ou autres, mais il en dénature justement l'incertitude intrinsèque pour venir comme parole d'autorité, légitime, se proposer comme point d'appui vivant pour le maintien des certitudes. L'encadrement social et l'interdit de penser vraiment qui l'accompagne sont aujourd'hui, me semble-t-il, préoccupants dans l'inflation des formations d'Eglise, même si la soif de formation est en elle-même très riche.

Et l'on comprend que le magistère ecclésial veuille contrôler de plus près ses interprètes plus ou moins officiels, dans le registre théologique, à partir du moment où les domaines du pouvoir ecclésial et de la théologie cessent d'être clairement distingués. Là aussi, l'effet direct de l'instrumentalisation de la recherche est de sacrifier les interrogations fondamentales et la fonction de contemplation et

de pensée de la théologie. Sa mission propre peut s'y perdre, pour être comme remplacée par une fonction politique de la théologie, celle de servir d'instrument idéologique de la pensée libérale ou de la social-démocratie, en même temps que d'instrument de cohésion sociale et ecclésiale.

La formulation des enjeux sociaux, comme l'élaboration d'énoncés religieux qui ont aussi des enjeux sociaux, n'est pas anodine. Sans réflexion épistémologique et critique rigoureuse, il n'est pas sûr que la théologie puisse échapper à la dérive relativiste et politique qui caractérise l'évolution récente de notre société.

Et pourtant... Jamais le champ n'a été aussi large pour une réflexion sur les fonctions de la théologie et pour le travail théologique. Les croyants, même s'ils sont moins nombreux, veulent penser et comprendre leur foi ; beaucoup s'impliquent dans l'Eglise. Bien des gens, dans leur existence ou leur métier, s'interrogent sur l'héritage religieux de nos sociétés, sur les représentations et aspirations marquées par cette pensée religieuse. La

crise sociale est aussi crise des fondements anthropologiques de notre société, et l'on ne peut reconstruire sans relire et explorer ce qui fait l'humain.

Lorsque nous formulons les questions théologiques en termes qui rejoignent les questions de notre monde et de nos contemporains – la paternité, celle de Dieu ou celle de l'homme, la filiation, la fraternité, le désir d'illimité, le don et le pardon, et tant d'autres, nous suscitons de l'intérêt, et un grand bout de chemin peut se faire ensemble, avec ceux qui sont loin de toute foi religieuse comme avec ceux qui se reconnaissent dans d'autres traditions.

Pourquoi refuser ce chemin d'humanité ? Pourquoi ne pas s'y engager sans espoir de retour, comme au lieu de notre enracinement et de l'inculturation, en laissant la semence à sa fécondité propre, sans vouloir à toute force diriger et contrôler ? Est-il si difficile de renoncer au dogmatisme pour mieux faire vivre la vérité humaine et spirituelle des dogmes ? Est-il si difficile de renoncer au pouvoir, pour renvoyer chacun à sa liberté et

à sa parole propre, en même temps qu'à sa capacité à inventer de nouveaux liens sociaux ? Est-il si difficile de respecter autrui, ne serait-ce que pour des raisons éthiques, et de s'en remettre à l'Esprit, parce que nous ne sommes pas dépositaires de la vérité reçue, mais simplement "envoyés" – jusqu'aux extrémités du monde ?

## La vérité, une tâche collective

Engagement personnel, la vérité est aussi tâche collective, dont il nous faut inventer les formes et les réseaux. Elle est de ce point de vue responsabilité sociale, mais aussi respiration éthique ; il lui faut articuler les savoirs dont elle dispose et les expériences qu'elle éprouve, les choix qu'elle opère et la misère qu'elle constate, les refus qu'elle oppose aux réponses par la violence et les chemins qu'elle ouvre.

Le travail de vérité est aujourd'hui revendication d'autonomie dans un monde qui privilégie l'évasion et/ou la dope sur l'affirmation à la fois hésitante, douloureuse et

pourtant sereine d'une humanité capable de se chercher, de se dire et de construire en tâtonnant son avenir.

J'ai tendance à penser que le travail de vérité est aujourd'hui l'un des grands lieux de vérité de notre mission humaine comme de notre espérance et de notre proposition spirituelles.

\*  
\*            \*

« *Je suis venu pour rendre témoignage à la vérité* » : les évangiles formulent ainsi la façon dont Jésus rend compte de sa mission d'envoyé du Père. Certes, c'est d'une vérité explicitement religieuse qu'il est question, c'est une bonne nouvelle de salut (de type apocalyptique) qu'il a proclamée.

Notre témoignage d'aujourd'hui consiste souvent à faire entendre le cri de notre peuple – sa misère et sa souffrance, les impasses d'une société –, mais aussi à tracer de toute notre détermination et notre espérance, modestes et pourtant irréductibles, les voies d'humanisation et de salut qui nous semblent praticables. Elles supposent parfois – trop souvent – le conflit et le combat contre qui veut instrumentaliser ou violenter les hommes. Elles passent aussi par le service de la vérité qui consiste dans l'élaboration et la transmission des connaissances, sans pour autant pouvoir s'y réduire. Elles ne peuvent exister sans le travail résolu et tenace pour que chacun puisse accéder à sa propre parole, ce qui, dans le cas du chercheur et de l'intellectuel, passe aussi par l'ascèse de la "patience du concept".

Nous avons déjà eu l'occasion de présenter brièvement Grégoire de Nysse (LAC n° 174 & 178). Rappelons que cet évêque a vécu en Cappadoce entre 330 et 394.

Présentation  
par  
Jean-Marie PLOUX

Aujourd'hui c'est à sa *Contemplation de la Vie de Moïse* que nous empruntons quelques pages. Elles illustreront l'un des aspects de cette recherche à laquelle est consacré ce numéro de la *Lettre aux Communautés* : la recherche de Dieu. « *Des cieux, en effet, le Seigneur s'est penché vers les hommes pour voir s'il en est un d'intelligent, un qui cherche Dieu.* » Ps 14, 2 & 53, 3

Et c'est peu dire que Grégoire a consacré toute son intelligence à la recherche de Dieu et à sa charge pastorale. Baignant dans une culture grecque fortement influencée par la

pensée de Platon, Grégoire suit pas à pas le récit de l'*Exode* en l'interprétant sur le mode allégorique. Dans cette manière d'aborder le texte, chaque étape de l'histoire de Moïse, chaque figure est comprise comme l'annonce du Christ et/ou l'illustration du chemin spirituel de l'âme vers Dieu...

Par ailleurs ces textes s'inscrivent bien dans cette année préparatoire au Jubilé consacrée à Dieu Père. Car si nous croyons savoir ce que "Père" veut dire à partir de notre expérience de la paternité, il nous est bon d'entendre ces mots de Grégoire : « *Ce que défend d'abord la parole divine, c'est que les hommes assimilent Dieu à rien de ce qu'ils connaissent ; nous apprenons par là que tout concept formé par l'entendement pour essayer d'atteindre et de cerner la nature divine ne réussit qu'à façonner une idole de Dieu, non à le faire connaître.* » Vie de Moïse II, 165

\*

\* \*

## La ténèbre

**162.** Mais que signifient d'autre part l'entrée de Moïse dans la ténèbre (Ex 20, 21) et la vision que dans celle-ci il eut de Dieu ? Le récit présent semble en effet

quelque peu en contradiction avec la théophanie du début ; (Ex 3, 2) alors c'était dans la lumière, maintenant c'est dans la ténèbre que Dieu apparaît. Ne pensons pas cependant que ceci soit en désaccord avec la suite normale des réalités spirituelles que nous considérons. Le texte nous enseigne par là que la connaissance (gnose) religieuse est d'abord lumière pour ceux qui la reçoivent : en effet ce qui est contraire à la piété est obscurité et l'obscurité se dissipe par la jouissance de la lumière. Mais plus l'esprit, dans sa marche en avant, parvient, par une application toujours plus grande et plus parfaite, à comprendre ce qu'est la connaissance des réalités et s'approche davantage de la contemplation, plus il voit que la nature divine est invisible. **163.** Ayant laissé toutes les apparences, non seulement ce que perçoivent les sens, mais ce que l'intelligence croit voir, il tend toujours plus vers l'intérieur jusqu'à ce qu'il pénètre, par l'effort de l'esprit, jusqu'à l'invisible et à l'inconnaissable et que là il voie Dieu. C'est en cela que consiste en effet la vraie connaissance de celui qu'il cherche et sa vraie vision, dans le fait de ne pas voir, parce que

celui qu'il cherche transcende toute connaissance, séparé de toute part par son incompréhensibilité comme par une ténèbre. C'est pourquoi Jean le mystique, qui a pénétré dans cette ténèbre lumineuse, dit que « personne n'a jamais vu Dieu », définissant par cette négation que la connaissance de l'essence divine est inaccessible non seulement aux hommes, mais à toute nature intellectuelle. **164.** Donc, lorsque Moïse a progressé dans la gnose, il déclare qu'il voit Dieu dans la ténèbre, c'est-à-dire qu'il connaît alors que la divinité est essentiellement ce qui transcende toute gnose et toute prise de l'esprit. « Moïse entre dans la ténèbre où Dieu se trouvait », dit l'histoire. Quel Dieu ? « Celui qui a fait de l'obscurité sa retraite », comme dit David, lui aussi initié dans ce même sanctuaire secret aux mystères cachés.

**165.** Arrivé là, il reçoit par la parole le même enseignement qui lui avait été déjà donné auparavant par la ténèbre, cela, je pense, afin d'affermir notre foi en cette doctrine par le témoignage de la parole divine. Ce que défend d'abord la parole divine, c'est en effet que les hommes assimilent Dieu à rien de ce qu'ils connaissent ; nous apprenons par là que tout concept formé par l'entendement pour essayer d'atteindre et de cerner la nature divine ne réussit qu'à façonner une idole de Dieu, non à le faire connaître. **166.** Mais la vertu de religion se divise en deux parties : l'une qui concerne Dieu,

l'autre la rectitude morale. La pureté des mœurs en effet est une part de la religion. Or nous venons d'apprendre ce qu'il faut connaître de Dieu, connaissance qui consiste, nous l'avons vu, à ne nous former aucune idée de Lui à partir du mode de connaissance humain. C'est maintenant l'autre aspect de la vertu qui nous est enseigné par l'exposé des œuvres que la vie vertueuse doit accomplir. [...]

**240.** Mais quel est ce lieu qui est dit près de Dieu ? Quel est ce Rocher ? (Ex 33, 18-23) Et quel est encore l'espace dans le Rocher ? Qu'est-ce que la main de Dieu qui couvre l'orifice du creux du Rocher ? Qu'est-ce que le passage de Dieu ? Qu'est-ce que ce dos dont Dieu a promis de donner la vue à Moïse qui lui demandait de voir son visage ? [...]

**244.** Ceux qui font l'ascension d'une dune ont beau faire de grandes enjambées, c'est en vain qu'ils se donnent du mal, car le sable en s'ébouyant les ramène toujours en bas : il y a du mouvement dépensé, mais aucun progrès de ce mouvement. Si quelqu'un au contraire, selon le mot du psalmiste, a retiré ses pieds de la vase de la fosse et les a affermis sur le roc – « le Roc », ici, « c'est le Christ », la plénitude de la vertu –, sa course est d'autant plus rapide que, selon le conseil de Paul, il est « plus ferme et plus inébranlable » dans le

bien ; sa stabilité est pour lui comme une aile et, dans son voyage vers les hauteurs, son cœur est comme ailé par sa fixité dans le bien. Ainsi en montrant le lieu à Moïse, Dieu l'encourage à courir ; et en lui promettant de l'établir sur le roc, il lui indique la façon de courir cette course divine. [...]

**249.** Celui qui s'est avancé jusque-là et qui a été couvert par la main de Dieu, selon la parole adressée à Moïse – la main de Dieu c'est évidemment la puissance créatrice des êtres, le Dieu Monogène, « par qui tout a été fait », qui est à la fois lieu pour ceux qui courent : il est « la piste » de la course, selon ses propres termes, et Rocher pour ceux qui sont affermis et Demeure pour ceux qui se reposent – entendra alors Dieu l'appeler et se trouvera derrière lui, c'est-à-dire « marchera à la suite du Seigneur Dieu », selon le précepte de la Loi. **250.** C'est l'appel que David a bien compris, lorsqu'il dit à celui « qui s'abrite sous la protection du Très-Haut » : « Il te couvrira de ses ailes », ce qui est la même chose qu'être derrière Dieu (en effet, les ailes sont par derrière) et quand il crie au sujet de lui-même : « Mon âme est attachée à toi, ta droite me soutient. » Tu vois comme le psaume s'accorde avec l'histoire. En effet, de même que celui-ci dit que Dieu soutient de sa droite celui qui s'attache à lui, de même là aussi la main touche celui qui attend dans le Rocher l'ap-

pel divin et demande à le suivre. **251.** D'ailleurs le Seigneur lui-même qui a rendu alors cet oracle à Moïse, lorsqu'il vient accomplir sa propre loi, s'exprime de même à ses disciples mettant en lumière le sens de ce qui avait été dit en figures. « Si quelqu'un veut me suivre », dit-il, et non : « Si quelqu'un veut me précéder. » Et à celui qui lui adresse une prière au sujet de la vie éternelle, il propose la même chose : « Viens, dit-il, suis-moi. » Or celui qui suit est tourné vers le dos.

Grégoire de Nysse, *La vie de Moïse*,  
Trad. Jean Daniélou, s. j.  
Sources chrétiennes,  
N° 1 ter,  
Les éditions du Cerf, 1968.

# Des goûts et des valeurs

*Ce qui préoccupe les habitants de la planète, enquête sur l'unité et la diversité culturelle*

Editions Charles Léopold Mayer. CERS. 1999, 35 FF.

André LEVESQUE  
Georges LEVESQUE  
Alain DESJONQUIERES,  
Roger EON

**Y**a-t-il une "nature" de l'homme ? La question est irritante car elle est mal posée. Plus exactement elle irrite car on ne sait guère le sens du mot "nature" pour celui qui la pose... Aujourd'hui, après plu-

sieurs décennies d'essor des sciences humaines, nous serions tentés de répondre que la nature de l'homme n'est rien d'autre que la capacité et la nécessité pour lui de vivre selon une culture.

Alors la question rebondit : étant donné l'immense variété des "cultures", y a-t-il une communication possible entre les hommes ? Des hommes relevant de différentes cultures peuvent-ils se mettre d'accord sur un certain nombre d'invariants, de "valeurs", pour bâtir une éthique universelle qui serve de fondement à des Droits de l'Homme dont l'observance s'imposerait à tous ? ou bien sommes-nous voués à la discorde et à la guerre ?

Qui ne voit l'urgence et l'actualité de la question ? C'est à ce problème qu'est consacré un petit ouvrage écrit par Georges Levesque et son oncle qui n'est autre que notre ami André, aidés de Alain Desjonquères et Roger Eon.

Le titre en est : *Des goûts et des valeurs*. Editions Charles Léopold

## UN LIVRE ❖ UN AUTEUR

Mayer (Fondation pour le progrès de l'homme.)

En élargissant le travail mené en France par André Levesque à cinq enquêtes conduites entre 1995 et 1996 en Inde, au Brésil, au Burkina Faso, en Chine et au Japon, les auteurs tentent d'établir des corrélations ou des constantes alors que le "vivre des hommes est un et que leurs manières de vivre sont multiples". Le premier mérite de ce travail qui donne heureuse-

ment à penser – et sans doute à débattre – est de montrer qu'il n'y a pas de "valeur" qui soit absolue mais, au contraire, qu'elles sont relation entre deux termes en tension : un et multiple, liberté et contrainte, moi et autre, être et avoir, mobile et immobile, etc..

Mais j'ai trouvé un autre intérêt à la lecture de cet ouvrage : celui de nous inviter à réfléchir sur la notion même de *relation*. On comprendra pourquoi puisque, par

ailleurs, je propose de dénommer temps de la Relativité le nouvel âge de l'humanité dans lequel nous sommes entrés...

Bref, la question qui est au centre de ce petit ouvrage est celle de l'universel. Elle ne peut nous laisser indifférents.

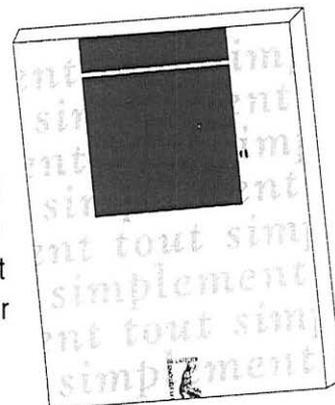
Présenté par  
Jean-Marie PLOUX

# Dieu le Père

Dominique BOURDIN  
Jean-Louis SOULETIE

(Les Editions de l'Atelier/Editions ouvrières, Paris, 1999, 95 F.)

**C**e livre écrit par une psychanalyste et un théologien bibliste nous présente les différentes approches du Dieu Père dans la Bible et la Tradition chrétienne. L'ouvrage permet de croiser ces approches à partir des apports de leurs deux compétences. Les deux auteurs nous interrogent en démasquant les ambiguïtés de cette appellation de Dieu mais en dévoilant les richesses à découvrir. Documenté et rigoureux, cet ouvrage est un mode d'éclairage nouveau pour la réflexion théologique sur Dieu le Père.



# Les moines de Tibhirine

## "témoins" de la non-violence

Jean-Marie MULLER

(Ed. Témoignage Chrétien, 1999, 80 F)

**P**lusieurs livres ont été déjà écrits sur le témoignage donné par ces sept moines trappistes enlevés puis retrouvés assassinés en mai 1996. Celui de Jean-Marie Muller relate la dimension non-violente de leur engagement puisée dans l'Evangile. Il réunit des paroles écrites de Christian de Chergé et de ses frères dans la lumière de témoins. Cette « *exigence évangélique de non-violence* » est à inscrire dans la vie de tout chrétien. Ce que Claude Rault, père blanc, exprime dans la préface comme un chemin discerné dans le quotidien de la vie communautaire. Il a été vécu jusqu'au martyre par ces témoins de la non-violence à la recherche de l'autre au plus profond de lui-même.



# Avis

*Amies et Amis de partout, bonjour.*

*Quand vous nous envoyez un chèque postal en règlement de votre abonnement, pensez à nous joindre rempli, le bulletin ci-contre.*

*Souvent, les chèques postaux ne nous envoient pas les talons de correspondance. Ce qui complique notre tâche pour savoir où vous adresser la revue.*

*Merci à vous.*

*Le Secrétariat de rédaction.*